

Charles PARRA, S. J.

Directeur de l'Apostolat de la Prière.

— * —

LE SACRÉ CŒUR

HISTOIRE ■ MYSTIQUE
THÉOLOGIE ■ PRATIQUE

« APOSTOLAT DE LA PRIÈRE »

9, rue Monplaisir, 9

TOULOUSE

—

1945

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

DU MÊME AUTEUR

En collaboration avec les PP. DUDON, GALTIER, ROMEYER, S. J. : **L'Apôtre du Sacré Cœur : Le P. Ramière. Sa vie et son œuvre.** Un volume in-8° de 400 pages.

L'Évangile du Sacré Cœur. 8 volumes in-12 de 160 pages environ :

- I. **Béthanie**, neuf méditations sur l'Évangile de Lazare (30^e mille).
- II. **Tibériade**, neuf méditations sur des passages de l'Évangile (20^e mille).
- III. **Sur la Montagne** (première série). Bienheureux les pauvres, les doux (20^e mille).
- IV. **Sur la Montagne** (deuxième série), Bienheureux les cœurs purs, etc. (20^e mille).
- V. **Gethsémani**, neuf méditations pour l'Heure Sainte sur l'Agonie de Jésus (25^e mille).
- VI. **Bethsaïde**, neuf méditations sur la Vocation des Apôtres (10^e mille).
- VII. **Corozain**, neuf méditations sur les haines du Cœur de Jésus (10^e mille).
- VIII. **Sichar**, neuf méditations sur l'Évangile de la Samaritaine (5^e mille).

Manuel de l'Apostolat de la Prière. 29^e édition. 1944. Un volume in-12 de 240 pages.

Manuel des Zélatrices. In-12 de 90 pages (105^e mille).

LE SACRÉ CŒUR

HISTOIRE - MYSTIQUE

THÉOLOGIE - PRATIQUE

NIHIL OBSTAT :

Tolosae, 30^a martii 1945.

F. CAVALLERA, c. d.

IMPRIMATUR :

Tolosae, 1^a aprilis 1945.

J. DÉLIES, v. g.

PRÉFACE

Ceci n'est pas un livre de circonstance. Le sujet en est divin, donc éternel.

La manière de l'envisager par l'histoire, la théologie, la mystique, la pratique est, comme le sujet lui-même, indépendante du temps.

Pourtant, les circonstances sont pour beaucoup dans sa composition et sa publication.

C'est la grande misère du monde, donc c'est l'heure du Sacré Cœur.

Il y a de telles souffrances partout, qu'il est seul à pouvoir les guérir.

Il y a dans les âmes tant de haines, que, seul, son amour peut les fondre.

Il y a dans les esprits et partout un tel désarroi, que, lui seul, peut les redresser.

Il y a un monde nouveau à rebâtir, seul, il peut en être la pierre angulaire.

Tout cela a été dit par lui lorsqu'il était parmi nous.

Tout cela nous a été gardé par l'Évangile.

Tout cela nous a été redit par lui sous des formes nouvelles et adaptées aux temps qui

se succèdent. A Paray, il y a trois cents ans. Aujourd'hui, de nouveau, en des révélations qui nous répètent son appel miséricordieux.

Le malheur du monde est d'avoir été sourd à sa voix.

Le devoir de ses apôtres est de redire inlassablement le cri de son Cœur.

Voilà toute la raison d'être de ce petit livre.

A ceux qui savent, il veut révéler ce que l'amour méconnu du Christ attend de leur générosité.

Plus que lumière, il veut être flamme.

A ceux qui ne savent pas ou qui blasphèment, il apprendra peut-être que l'amour de Dieu les attend, prêt au pardon.

Le salut est en lui et en lui seul. Que les hommes le comprennent enfin et qu'ils viennent à lui.

CHARLES PARRA, S. J.

I

HISTOIRE

1. Le Sacré Cœur dans l'Évangile. — 2. Le Sacré Cœur dans saint Paul. — 3. A travers les siècles, au souffle de l'Esprit. — 4. Le message de feu. — 5. Le message continue.

1. Le Sacré Cœur dans l'Évangile.

La première révélation du Sacré Cœur a été faite sur le Calvaire pour le monde entier et jusqu'à la fin des temps.

Est-ce à dire que la dévotion au Sacré Cœur a commencé alors ? Non. Autre chose la révélation, autre chose la dévotion. Comme l'arbuste est dans le germe, mais ne se déploie que lentement et s'il est mis dans les conditions qui favorisent son éclosion, ainsi de la dévotion au Sacré Cœur par rapport à sa révélation. Il faudra que plusieurs siècles s'écoulent après le coup de lance de Longin avant que n'apparaissent les premières manifestations de la dévotion au Sacré Cœur. Mais, quand elles se produiront, le geste du soldat ouvrant la poitrine du Sauveur mort sera rappelé : c'est par cette ouverture que les âmes pénétreront jusqu'au Cœur de Jésus.

De même pour l'Évangile. D'un bout à l'autre, dans les actes et les paroles de Jésus, c'est son Cœur qui agit et qui parle. Pourtant, pas une fois, il n'est question de lui; ni dans aucun discours, ni à l'occasion d'aucun miracle.

Alors le Sacré Cœur n'est pas dans l'Evangile ?

Il y est clairement, et même crûment révélé. Saint Jean nous est garant.

Saint Jean, le disciple que Jésus aimait, celui qui avait, dans le Cœur du Maître, une place à part. Saint Jean qui, à la Cène, penché sur le côté de Jésus, avait entendu les battements fous de son Cœur quand il annonçait la trahison de Judas, quand il instituait l'Eucharistie, quand il allait entrer en agonie.

Saint Jean raconte ceci :

« Les Juifs donc, — car c'était la Parascève — pour que les corps ne restassent pas sur la croix pendant le sabbat (car le jour de ce sabbat était très solennel), les Juifs donc demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes des crucifiés et qu'on les emportât. Des soldats arrivèrent. Ils rompirent les genoux du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Mais, quand ils arrivèrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes, mais un soldat lui ouvrit le côté d'un coup de lance; et, aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui a vu en rend témoignage et son témoignage est vrai; et il sait que ce qu'il vous dit est vrai, afin que vous aussi vous croyiez. Car ces choses sont arrivées afin que fût accomplie l'Écriture : « Aucun de ses

os ne sera rompu » . Et il est encore écrit ailleurs : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé. » (Saint Jean, ch. XIX, v. 31-37).

La simple lecture de ce texte n'est-elle pas, quand on y réfléchit aujourd'hui, aussi lumineuse que le récit des apparitions de Paray ?

Le Christ est mort. Il ne s'agit donc pas, comme pour les deux voleurs, de l'achever. Alors, pourquoi cette cruauté supplémentaire et inutile de lui faire trouer la poitrine par la lance ? Le soldat pourtant n'hésite pas : d'un coup sûr, qui va jusqu'au cœur, il ouvre le côté de Jésus. Rite quelconque ? Simple constatation du décès ? Que non ! La preuve ? La façon dont l'Évangéliste le rapporte. Ce coup devait être frappé, parce qu'il était éternellement écrit en deux prophéties, qu'il réalise ; et saint Jean les cite toutes les deux. Les os de ses jambes ne seraient pas brisés, car il est écrit : « Aucun de ses os ne sera rompu. » Son côté sera ouvert, afin qu'on puisse le bien contempler : « Ils regarderont celui qu'ils ont percé. » Vraiment, ne pouvait-on voir et contempler Jésus couronné d'épines, les pieds et les mains traversés par les clous, le torse lacéré par les fouets de la flagellation, Jésus, une plaie d'un bout à l'autre du corps, ne pouvait-on le voir, le contempler sans ce supplé-

ment de cruauté ? Mais alors, si, par la volonté divine — car tout est minutieusement réglé par le Père dans la Passion — le coup de lance a été donné, qui a ouvert le côté et le Cœur, d'où jailliraient quelques gouttes de sang, les dernières, c'est que l'intelligence et la contemplation du mystère de Jésus exigeaient que son Cœur fût mis à nu.

Et, de cela, saint Jean nous rend témoignage comme d'un événement de suprême importance.

Jamais, dans son récit évangélique, qu'il s'agisse de l'annonce de l'Eucharistie, de la conversion de la Samaritaine ou du discours du Cénacle, jamais il n'éprouva comme ici le besoin d'appuyer son affirmation de telles précautions et de répétitions accumulées. Par trois fois, il nous confirme le fait. « Je vous le dis, écrit-il, et c'est parce que je l'ai vu. » C'est bien assez pour qu'on le croie. Non pas, à son goût. Il reprend : « Et ce que je dis est vrai. » Cela suffit. C'est dit. Non. Il appuie : « et je sais que je dis vrai, afin que vous aussi vous croyiez. » Vraiment, cette solennité, cette surprenante insistance, cet appel à la foi ne se justifient pas s'il s'agit d'un fait ordinaire, d'un détail à ajouter à la Passion. Jean n'a pas éprouvé ce besoin quand il nous racontait plus haut la scène de la flagellation. Il y a donc

ici quelque chose de grave, de profond. Ce coup de lance, qui va chercher, au delà des côtes, le Cœur de Jésus, est quelque chose d'extraordinaire, d'importance exceptionnelle, à quoi, au surplus, il nous supplie de croire avec lui. Croire à quoi ? Pour nous, aujourd'hui, après tous les saints qui nous ont révélé le mystère, après Paray-le-Monial, la réponse est facile : croire à l'amour pour nous d'un Homme-Dieu à travers son Cœur qui en est l'image et la source.

C'est toute la dévotion au Sacré Cœur.

Ce chapitre de saint Jean rejoint le premier de son Evangile. « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu... et le Verbe se fit chair. » Là, de son regard d'aigle divinement illuminé, il avait vu le fond même de la personne de Jésus. Ici, il veut nous apprendre, nous faire voir des yeux, en quelque façon, que si le Verbe a pris chair, une chair qui a été immolée sur la Croix, c'est parce que l'Amour infini a commandé et que cet Amour, devenu l'amour d'un Homme-Dieu, a eu pour se manifester un cœur de chair, le cœur d'un Homme-Dieu.

La dévotion au Sacré Cœur est ici tout entière en germe, dans son objet matériel, le Cœur de chair, dans son objet spirituel,

l'Amour du Verbe Incarné pour son Père et pour nous.

Il n'y manque pour parler de dévotion au Sacré Cœur que le culte intérieur et extérieur, que les pratiques, lesquelles viendront à leur heure, à l'heure de la Providence. Mais le germe jeté au Calvaire ne périra pas.

Treize cents ans plus tard, une moniale bénédictine du monastère de Helfta, sainte Gertrude, sera, trois cents ans et plus avant Marguerite-Marie, la confidente et le héraut du Sacré Cœur. C'était en la fête de saint Jean. L'apôtre se montra à la sainte. Il l'invita à reposer sur le côté ouvert de Jésus, tandis qu'il s'appuyait sur l'autre. Là, elle entendit « les pulsations très saintes qui faisaient battre le Cœur divin sans interruption. » Candide, en cette extase, elle demanda à l'apôtre : « Pourquoi donc avez-vous gardé là-dessus un silence si absolu que vous n'avez jamais rien écrit, si peu que ce fût, qui le donnât à entendre, au moins pour le profit des âmes. » Il répondit : « ... dire la suavité de ces pulsations a été réservé pour les temps actuels, afin que, entendant ces choses, se réchauffe le monde vieillissant et dont l'amour s'alanguit. » (Bainvel, *La dévotion au Cœur de Jésus* — quatrième édition — p. 219 et suiv.).

Les siècles ne sont rien pour Dieu et la Providence réserve aux temps marqués par elle le développement des germes semés à profusion dans un Evangile que la méditation des hommes n'épuisera jamais.

2. Le Sacré Cœur dans saint Paul.

Ce que saint Jean écrira dans son Evangile postérieur aux Epitres et qui devait longtemps demeurer scellé, saint Paul déjà l'enseignait et le prêchait aux premiers chrétiens de Rome, de Corinthe et d'Ephèse.

Lui, non plus, il ne parle pas du Cœur du Christ ni d'un culte à lui rendre. Pourtant, toute sa doctrine y conduit et, en quelque manière, postule cette dévotion.

Et d'abord, il est possédé de l'amour de Jésus-Christ. « Le Cœur de Paul c'est le Cœur du Christ », dira saint Jean Chrysostôme. De l'apôtre à Jésus, il y a comme une transfusion. « Je vis, dira-t-il, mais non, c'est le Christ qui vit en moi (Gal., II, 20). Il ne connaît que Lui. Il est incapable de se taire sur Lui. S'il parle, il ne parle que de Lui, comme un passionné qu'il est. Il se définit par là, lui et sa mission. « A moi, dit-il, le dernier de tous

les saints a été accordée cette grâce d'annoncer les insondables richesses du Christ. » (Eph. III, 8-9, 17-19). Ces richesses sont celles du Cœur de l'Homme-Dieu. Il nous confie comment, audacieux chercheur, il a voulu explorer et mesurer l'amour du Christ : en hauteur et en profondeur, en longueur et en largeur. Il l'a mesuré pour nous rendre témoignage de son infinité. Qu'est-ce à dire sinon qu'il n'est et ne veut être que l'apôtre du Cœur de l'Homme-Dieu, en ayant été, le premier et, pour nous, l'explorateur ébloui dans les extases qui l'ont jeté au sein même de la divinité. Conscient que ses paroles ne sont que des balbutiements, il en parlera quand même parce que, s'il se taisait, il se maudirait lui-même.

Il en parlera toujours et partout. Surtout quand il exposera sa doctrine de notre incorporation au Christ. Pour nous la rendre plus intelligible, et plus séduisante, il la matérialisera en une image.

Laquelle ? Il nous parle de l'Eglise, c'est-à-dire de nous tous que la foi et le baptême rattachent au Christ, comme d'un corps spirituel — plus tard on dira mystique — dont le Christ est la tête et dont nous sommes, nous tous, les membres. Comparaison, bien sûr. Mais qui, par les rapprochements qu'elle suggère, nous permet de mieux pénétrer par l'image visible et

sensible, dans le spirituel et le surnaturel qui se dérobe à nos yeux.

Le spirituel, l'immatériel, mais le réel certain, c'est ceci :

La vie divine première, qui faisait de l'homme un vrai fils adoptif de Dieu, a été perdue par le péché;

Cette vie nous a été rendue par l'Incarnation et la Rédemption, par le Verbe devenu l'Homme-Dieu, et ceci d'une manière plus merveilleuse encore que dans la création originelle;

Cette vie, de nouveau infusée à l'humanité rachetée, fait d'elle une humanité nouvelle, dont il est, lui, le chef, l'Adam nouveau;

Cette vie, par la grâce, par les sacrements, nous est distribuée par le canal de son Eglise;

Cette Eglise, c'est lui-même, uni par sa grâce et sa vertu à tous les baptisés;

Ils ne sont donc pas isolés, ni par rapport à lui, ni entre eux. Par lui, avec lui, ils forment un tout vivant et organique. Tout cela, très beau; mais combien difficile à exprimer.

C'est ici qu'arrive l'image, au secours de notre pauvre raison désemparée. Un corps vivant, nous savons bien ce qu'il est : nous avons le nôtre et nous savons bien comment sont

unis entre eux les membres de ce corps, divers pourtant dans leur être et leur fonction.

Ainsi, nous dit saint Paul, dans l'Eglise, le Christ est la tête (Col. I, 18), invisible, mais toujours pensante et fidèle à son rôle de commandement, d'où part la pensée, le vouloir et l'amour. Le Pape est dans le corps spirituel la tête que l'on voit et que, dans sa pensée et son commandement, inspire et soutient divinement le Christ lui-même.

Dans un corps, la tête vit par l'âme. L'âme du Corps mystique, c'est l'Esprit-Saint, qui, envoyé par le Christ, distribue la vie, la grâce méritée par Lui.

Dans un corps, il y a l'âme, il y a la tête, il y a aussi le cœur, qui, au commandement de la tête propulse jusqu'à l'extrémité des membres le sang qui les fait vivre. Plus que cela, qui, en relation avec la tête qui pense, qui veut, qui aime, reçoit le choc de toutes les pensées, de tous les vouloirs, de tout l'amour de la tête, au point qu'il semble que ce soit lui qui soit la source de l'amour.

Et nous voilà conduits tout naturellement, à cause de l'union intime de la tête et du cœur dans le corps humain, à nous poser la question : dans le Corps mystique du Christ, dans le Christ total, quel sera le rôle du Cœur vivant du Christ ? Lequel ? Sinon celui-là même

qu'il joue dans le corps humain : être le propulseur de la vie divine dont ce corps est animé ? Son amour, son Cœur a commandé sa vie personnelle. Dans sa vie nouvelle étendue à l'Eglise, tout entière, son Cœur garde sa place et son rôle : Cœur du Christ, Cœur du Corps mystique.

Et la conclusion pratique s'impose à nous : nous voulons vivre vraiment notre vie de membre du Corps mystique du Christ, comme Paul, faisons-nous un Cœur de Jésus-Christ.

3. A travers les siècles, au souffle de l'Esprit.

La vie intérieure des âmes, comme celle de l'Eglise, est commandée par deux principes : la grâce, sous sa double forme, habituelle et actuelle, et l'effort libre de chacun pour collaborer à la grâce. Celui-là est le plus saint qui a reçu les plus riches grâces et y a été le plus richement fidèle. Marie est reine des saints parce qu'elle est pleine de grâce.

Mais, outre que ce double élément courant de la vie des âmes comme de la vie de l'Eglise, il y a, librement suscités et répartis par Dieu, de grands courants qui, suivant les

temps et les besoins, emportent les âmes et l'Eglise vers des directions où les mène le souffle de l'Esprit-Saint. Alors, c'est Dieu qui a l'initiative. Du reste, souvent, pour rendre plus nettes ces libres interventions, Dieu, par des faits extraordinaires, attire l'attention de l'Eglise et des âmes et des manifestations surnaturelles viennent préciser ses volontés. Les apparitions de Fâtima aboutissant à la consécration par le Souverain Pontife du genre humain au Cœur Immaculé de Marie en sont un exemple typique et récent. De même, il y a 271 ans, les révélations du Sacré Cœur à Marguerite-Marie, qui marquèrent le départ universel de la dévotion.

Mais, en attendant, au souffle de l'Esprit, le germe semé dans l'Évangile commençait, discrètement, en des âmes de choix, à s'épanouir.

Il ne s'agit pas ici de faire une histoire de la dévotion au Sacré Cœur, non pas même d'esquisser en larges fresques son développement. Citons simplement quelques exemples de l'action divine sur les âmes pour les conduire à la découverte du Cœur du Christ et de toutes les richesses spirituelles qu'elle apportait avec elle.

Il faut attendre plus d'un millénaire pour trouver dans la littérature religieuse trace d'un culte adressé au Cœur de chair de Jésus, sym-

bole de son amour, ce qui est proprement la dévotion au Sacré Cœur. Jusque-là, Dieu est aimé, magnifiquement servi par des légions de martyrs et de grands saints; mais, pour rencontrer l'amour divin, s'ils passaient par le Christ Jésus, ils ne s'arrêtaient pas à son cœur d'Homme-Dieu.

Très nettement, au XII^m^e siècle, par le côté ouvert du Christ, on pénètre jusqu'à son Cœur, aimé, chanté, honoré comme le lieu et le symbole de son amour.

Rien qu'un exemple de cette littérature nouvelle. Un extrait de *La Vigne mystique* de saint Bonaventure :

« Comme il est bon, comme il est doux d'habiter dans ce cœur. Le bon trésor, la perle exquise que votre cœur, ô bon Jésus ! Qui ne voudrait de cette perle ? Bien plutôt je vous donnerais tout le reste, je donnerais en échange toutes mes pensées et toutes les affections de mon âme, jetant toute ma pensée dans le cœur du bon Jésus... Il est donc bien à moi. Et voici que j'ai un seul cœur avec Jésus ! » (Cité d'après le P. Bainvel, op. cit. p. 214 et suivantes).

Et encore : « Votre côté a été percé... Pourquoi ?.. Pour que par la blessure visible nous voyions la blessure invisible de l'amour ! »

C'est bien cela : le Cœur de Notre-Seigneur

symbole et révélateur de l'amour qu'il a pour nous.

Avec sainte Gertrude (+ 1304), nous pouvons par moments nous croire en compagnie de Marguerite-Marie, tellement dans la personne de Jésus le cœur est à la première place. Dans la vision du 27 décembre où saint Jean lui apparaît : « Je t'ai placée, lui dit-il, à l'ouverture du Cœur de Jésus, afin que tu puisses en tirer plus aisément la douceur et la consolation, que, dans son tourbillonnement perpétuel, l'amour divin répand avec impétuosité sur tous ceux qui le désirent. » Et pour lui expliquer pourquoi il l'a mise au contact du côté ouvert du Sauveur, tandis qu'il se tient de l'autre côté de la poitrine, il lui dit : « Devenu un même esprit avec Dieu, je puis pénétrer subtilement où la chair ne saurait atteindre. J'ai donc choisi le côté fermé. Mais toi, vivant de la vie terrestre, tu ne pourrais comme moi pénétrer à l'intérieur ! » (Bainvel, op. cit. p. 221). Comment mieux définir le rôle du Cœur de chair de Jésus que par cette formule : C'est par Lui, charnel et visible, que nous atteignons l'invisible amour de l'Homme-Dieu.

Des grands saints et grands mystiques chartreux, bénédictins ou dominicains la dévotion passe dans le courant de la vie spirituelle et ascétique. Elle devient un moyen usité de per-

fection; elle est conseillée et prêchée aux laïques mêmes.

Quelle surprise de trouver, presque avec sa formule l'offrande de l'*Apostolat de la Prière* dans Louis de Blois (+ 1566), qui nous recommande de nous approprier les intentions du Sacré Cœur et d'offrir toutes nos prières, actions et peines en union avec lui pour la gloire et le salut de son Eglise (Franciosi, *Le Sacré Cœur et la tradition*, col. 310-312).

A la veille des apparitions de Paray, le germe est déjà un grand arbre. En Allemagne, en Espagne, en Italie, dans les Flandres et les Pays-Bas, en Suisse, dans les monastères de tous les Ordres religieux, le culte du Sacré Cœur est en honneur et des maîtres spirituels de renom écrivent sur lui des pages nombreuses et très pénétrantes : c'est par son Cœur qu'on découvre et qu'on approfondit l'amour de Notre-Seigneur. C'est par là qu'on pousse les âmes aux plus héroïques vertus. On consacre à cette dévotion, tout comme aujourd'hui, des livrets de propagande dont le succès est très étendu. Déjà paraissent des images représentant le Cœur de Notre-Seigneur.

Plus que cela, un saint missionnaire, Jean Eudes, fut suscité par Dieu, en plein XVII^me siècle, pour justifier théologiquement, prêcher et répandre le culte public des Sacrés Cœurs

de Jésus et de Marie. Ceci est caractéristique de son apostolat : il ne sépare pas dans son culte les deux Cœurs. Il compose offices et messes. Il obtient leur célébration solennelle dans des diocèses nombreux en une double fête en l'honneur des deux Cœurs. La bulle de canonisation par Pie X l'appelle le « père, le docteur et l'apôtre » du culte du Sacré Cœur.

L'arbre avait donc poussé, au souffle de l'Esprit, de grands et vigoureux rameaux. L'heure était venue où il couvrirait le monde. Ce fut alors, en un coin perdu de France, dans un monastère ignoré que, par une pauvre femme de rien du tout, le Maître divin fit monter dans le tronc une poussée de sève dont rien ne ralentirait plus l'élan.

4. Le message de feu.

Marguerite-Marie, religieuse au monastère de Paray-le-Monial, ne savait pas à quoi la préparaient les grâces extraordinaires reçues depuis sa petite enfance. Elle avait senti que Notre-Seigneur la voulait à lui tout entière d'un amour jaloux. Docile, elle avait répondu, au prix de très dures souffrances, à tous les ap-

pels entendus. Lorsque le Maître la jugea prête à la mission qu'il lui réservait, il intervint souverainement en des révélations qui sont, non point la raison théologique de la dévotion au Sacré Cœur telle que nous la pratiquons, mais son occasion historique et, au total, sa claire expression et tout son programme, adopté officiellement par l'Eglise.

La première eut lieu le 27 décembre, et probablement en 1673. C'était en la fête de saint Jean l'Évangéliste, comme pour sainte Gertrude. La voyante était en adoration devant le Saint Sacrement exposé.

« Ce divin époux, dit-elle, me fit la grâce incompréhensible de me faire reposer sur son sein avec son bien-aimé disciple... (Gauthey, *Vie et Œuvres*, lettre XXIX, t. II, p. 281).

« Mon divin Cœur, lui dit-il, est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par tous les moyens, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. » (Gauthey, t. II, p. 69).

Le but de la dévotion au Sacré Cœur appa-

raît ici du premier coup. Notre-Seigneur veut révéler aux hommes son amour et gagner le leur. L'expression qu'il emploie est souverainement émouvante : il ne peut pas, dit-il, « contenir en lui-même les flammes de son ardente charité. » C'est le feu qui, ayant couvé longtemps, dans un immeuble, éclate soudain par les fenêtres, le toit et toutes les issues et mord sur les maisons voisines.

Comment se fera cette manifestation et cette conquête ? Les révélations qui suivent vont le préciser.

La date de la seconde apparition est indécise pour le jour et pour l'année, 1673 ou 1674. Il importe peu. L'essentiel est le contenu de la révélation elle-même. Le voici.

« Ce divin Cœur, écrit-elle, me fut présenté comme dans un trône de flammes, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable, et il était environné d'une couronne d'épines, qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus qui signifiait que, dès les premiers instants de son Incarnation, c'est-à-dire dès lors que ce sacré Cœur fut formé, la Croix y fut plantée, et il fut rempli, dès ces premiers instants, de toutes les amertumes que lui de-

vaient causer les humiliations, pauvreté, douleurs et mépris que la sacrée humanité devait souffrir pendant tout le cours de sa vie et en sa sainte Passion.

« Et il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition, où Satan les précipite en foule, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes, avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui serait en leur pouvoir, il les enrichît avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source, lequel il fallait honorer sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait l'image être exposée et portée sur moi, sur le cœur, pour y imprimer son amour et le remplir de tous les dons dont il était plein et pour y détruire tous les mouvements dérégés. Et que partout où cette sainte image serait exposée pour y être honorée, il y répandrait ses grâces et ses bénédictions. Et que cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles de cette rédemption amoureuse, pour les retirer de l'emprise de Satan, lequel il prétendait rui-

ner, pour nous mettre sous la douce liberté de son amour, lequel il voulait rétablir dans les cœurs de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion. » (Gauthey, *Vie et Œuvres*, t. II, p. 567-89).

Cette révélation nous apporte sur la dévotion au Sacré Cœur des précisions nombreuses.

D'abord, la représentation du Cœur de chair. Il apparaît seul, ou du moins, il éclipse le reste de la personne : il est le centre de la vision, son premier, son gros plan. La description qu'en donne la sainte est détaillée : la plaie, faite par la lance et qui demeure béante ; la couronne d'épines, dont le sens nous est expliqué ; la croix qui y est enfoncée, dès le premier moment de l'Incarnation ; et tout autour du Cœur, jaillissant du cœur même, la lumière plus radieuse que celle du soleil.

Cette représentation si appuyée est, sans doute, ordonnée à la volonté exprimée ensuite par Jésus lui-même et sans ambages : « Il faut l'honorer sous la figure de ce Cœur de chair ». Le Cœur fait partie intégrante de la nouvelle dévotion. Il n'est pas toute la dévotion ; mais cette dévotion n'est plus où le Cœur de chair disparaît.

A cause de cela, le Maître déclare qu'il veut que son Cœur soit peint, selon le modèle fixé par lui-même. Il demande que cette image soit

exposée et honorée, sur les particuliers, dans les maisons. Il promet de bénir ce geste d'hommage et d'amour.

Enfin, et ceci est, dans l'expression même, très audacieux : il présente cette révélation de son Cœur comme une nouvelle « rédemption amoureuse » qu'il a réservée « pour les hommes de ces derniers siècles », pour les retirer de l'empire de Satan.

La rédemption est faite, entièrement achevée depuis la mort de Jésus. Il le sait. Nous le croyons. Pourtant, Notre-Seigneur n'hésite pas à définir la dévotion à son Cœur par cette expression, la plus forte qui puisse venir sur ses lèvres, une nouvelle « rédemption amoureuse ». C'est dire clairement que cette dévotion doit marquer pour les âmes une effusion de grâces rédemptrices extraordinaires. Quelque chose de pareil aux grâces de la primitive église, au lendemain du Calvaire. Rédemption amoureuse, dit-il, car il « prétend ruiner (le règne de Satan) pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour ». Aucun commentaire ne pourra donner de la dévotion au Sacré Cœur une définition plus belle et plus complète. Il s'agit, tout le dogme demeurant, rien n'étant changé à l'Incarnation et à la Rédemption, de tout changer et de renouveler la face du monde spirituel. Une spiritualité inspirée de

l'amour. Un culte dont l'amour sous le symbole du Cœur sera le centre. Une théologie même, qui, à la chaleur de l'amour, explication première et dernière de tout le révélé, se colorera, se réchauffera à cette flamme. Un apostolat missionnaire plus ardent pour porter jusqu'au bout du monde l'évangile de l'amour.

Venons maintenant à la dernière grande révélation, celle du 16 juin 1675. Elle nous apporte, avec une synthèse de la dévotion, les dernières précisions sur la manière publique dont le Cœur de Notre-Seigneur veut être honoré.

« Etant une fois devant le Saint-Sacrement, un jour de son octave, écrit sainte Marguerite-Marie, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour, et me sentis touchée du désir de quelque retour et de lui rendre amour pour amour. Et il me dit : « Tu ne m'en peux rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » Alors me découvrant son divin Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes, par leurs irrévérances et leurs sacrilèges et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi

dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. » (Gauthey, t. II, p. 102).

Cette fois, le dernier mot est dit : Jésus s'est lui-même défini par son Cœur. Et ceci touche le fond de la dévotion. Quand il se révèle à sa confidente, il ne lui dit pas : « Me voici, moi qui ai tant aimé les hommes. » Non. Mais, dans un geste qu'aucun peintre jamais, qu'aucun sculpteur ne pourra rendre, il fait jaillir son Cœur si en avant et si seul, qu'il emplît entièrement les yeux et l'âme de la voyante. Alors, il parle pour dire, non pas : « Voilà ce Dieu ou cet Homme-Dieu », mais : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Comme s'il voulait dire que sa personne et son être entier étaient ramassés dans son cœur de chair, symbole de ce qui en est l'essence : l'amour. Il avait dit le premier, et nul n'aurait osé le dire avant lui : « Mangez ma chair; buvez mon sang. » Il est

emporté par le même sentiment, lorsque voulant se montrer au monde, il dit : « Voilà ce Cœur qui vous a tant aimés ! » Lui seul avait le droit de se définir ainsi, en ayant l'air de se rapetisser, comme dans l'hostie. Lui seul pouvait trouver cette formule. Alors le but et la portée de la dévotion au Sacré Cœur éclatent à l'âme par les yeux : l'amour de Dieu sollicitant, mendiant en quelque façon, l'amour des hommes.

Car cet amour est déçu, méconnu, souffrant. Et voilà encore un élément essentiel de la dévotion qui se révèle : la compassion, la réparation. « Pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. » (*ibid.*)

En compensation de cette obstination générale à ne pas entendre son appel, Jésus demande des âmes consolatrices, qui soient comme les remplaçantes des autres.

« Du moins, donne-moi, dit-il à Marguerite-Marie, ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable. »

C'est donc bien clair. Notre-Seigneur convie, par la dévotion à son Cœur, nos âmes à la réparation.

Pie XI l'a très nettement souligné dans l'Encyclique *Miserentissimus* :

« En réalité l'esprit d'expiation ou de réparation détient toujours le rôle principal dans le culte du Sacré Cœur de Jésus et rien ne convenait mieux à l'origine, à la nature, à la vertu propre de cette dévotion et aux pratiques qui en sont les formes, ainsi que l'établissent l'histoire et l'usage, la sainte Liturgie et les actes des Souverains Pontifes. »

La réparation, quand elle inspire une vie, commande tous ses actes. Une existence vouée tout entière à la réparation ne sera le fait que d'un nombre d'âmes assez restreint.

Or, Jésus veut attirer sur ce devoir l'attention de la masse des chrétiens, distraits ou indifférents.

Il veut aussi que la Hiérarchie qu'il dirige et qui détient son autorité, approuve et sanctionne cette dévotion.

C'est pourquoi il demande, en son honneur, une fête réparatrice.

Une fête. Tout le monde aime et comprend cela.

Mais une fête liturgique ne peut être instituée, sans l'approbation de l'Eglise. Elle ne peut devenir universelle sans la volonté du Pape. Et voilà toute la hiérarchie, Pape et évê-

ques, engagée par la volonté même de Notre-Seigneur à se préoccuper de la dévotion à son Cœur.

Lui-même, il fixe le sens de la fête : « Une fête particulière pour honorer mon Cœur; en lui faisant réparation d'amour par une amende honorable pour réparer les indignités pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. » (*ibid.*).

Donc, fête réparatrice.

Lui-même, il en choisit la date : « Le premier vendredi après l'octave du Saint Sacrement ». Ce choix est caractéristique de sa volonté. La Fête-Dieu, la fête du *Corpus Christi* a duré huit jours. Huit jours d'hommages, d'honneurs, de prières. Notre-Seigneur demande qu'elle soit prolongée d'un jour; que ce jour soit dédié à son Cœur, à son Cœur blessé par tous les péchés contre l'Eucharistie.

La réparation, qui doit aller à toutes les ingrattitudes des hommes, aura donc un point plus aimé d'application : les péchés contre l'Hostie divine. Dévotion au Saint Sacrement, dévotion au Sacré Cœur sont intimement liées, on pourrait dire qu'elles sont soudées l'une à l'autre.

C'est pourquoi un des actes formellement indiqués au programme de la fête sera la com-

munion, une communion qui soit réparatrice des communions sacrilèges, tièdes ou omises.

Il tient à cette fête. Il en fait une des manifestations principales de la dévotion. Il insiste et va jusqu'à appuyer de promesses alléchantes l'invitation qu'il adresse aux âmes. « Je te promets, dit-il, que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur ceux qui lui rendront cet honneur et procureront qu'il lui soit rendu. »

Il sollicite pour l'établissement de cette fête le concours de Marguerite-Marie. Elle se récuse. « Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? » Elle n'est, dit-elle, qu'une « chétive créature et pauvre pécheresse ». La réplique de Notre-Seigneur est admirable : « Hé ! pauvre innocente que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts ? »

Puis, il lui indique le P. Claude de la Colombière, alors supérieur de la petite résidence des Jésuites à Paray-le-Monial, comme l'apôtre élu par lui pour « établir cette dévotion et donner ce plaisir à son Cœur ».

Il y eut, dans la vie de Marguerite-Marie, bien d'autres apparitions que celles que nous venons de rappeler; d'autres demandes aussi et d'autres promesses du Sacré Cœur. Nous y

reviendrons. Pourtant, en ces trois grandes manifestations, la dévotion au Sacré Cœur, telle que la demande Notre-Seigneur, se trouve nettement définie et dans sa forme intime et privée et dans son culte extérieur et public. Nous pouvons donc maintenant dégager de tout ce qui précède la synthèse de cette dévotion et sa portée religieuse comme son actualité.

Ne nous contentons pas de l'extérieur. Mais gardons-nous de le dédaigner.

La dévotion au Sacré Cœur est chose d'âme et intérieure avant tout.

Et pourtant elle comporte des éléments visibles que Notre-Seigneur, lui-même, a pris la peine de préciser.

Et d'abord son Cœur charnel. Il veut qu'on l'adore. Il veut qu'on le voie. Il demande qu'on le représente. Il déclare qu'il lui plaît d'être honoré sous la forme d'un cœur de chair.

Ce serait donc mutiler la dévotion au Sacré Cœur que de faire sur ce point le délicat et d'en exclure le cœur charnel qui en est l'objet matériel.

Notre-Seigneur a demandé formellement des actes extérieurs et il les a précisés. Outre le culte des images de son Cœur, il demande une

fête, des communions, des consécrations, des heures saintes. Il a fait la grande promesse. Quoi encore ?

Ceci est parfaitement dans la manière divine qui s'accommode à nous, pauvres êtres sensibles, qui avons besoin pour comprendre de voir, pour aimer de sentir.

C'est la politique de l'Incarnation qui continue, si heureusement exprimée dans la préface de Noël. Nous vous rendons grâces « parce que par le mystère du Verbe incarné un nouveau rayon de la lumière a resplendi aux yeux de notre âme. Et, tandis que nous connaissons Dieu par nos yeux, qu'il nous ravisse vers l'amour de l'invisible. » C'est cela.

Tout l'extérieur de la dévotion va à nous faire découvrir l'amour de Dieu pour nous. C'est « le dernier effort divin pour convertir les hommes à l'amour ».

La dévotion au Sacré Cœur est l'échange de deux amours : Dieu nous offrant son amour en retour du nôtre.

Plus que cela, c'est Dieu mendiant, si l'on ose dire, notre amour, comme s'il était nécessaire à sa béatitude.

Elle est une dévotion seulement dans le mode.

Elle ne l'est pas dans le fond, puisque Dieu est amour et que le premier commandement est d'aimer.

Ce serait méconnaître et mutiler la dévotion au Sacré Cœur que de ne pas insister sur son actualité.

Elle est, dans l'histoire des relations divines avec nous, un fait nouveau.

Rien n'est changé dans le dogme. Incarnation, rédemption, eucharistie sont supposées et invoquées dans la dévotion au Sacré Cœur.

Pourtant, il y a dans l'intervention absolument spontanée de Notre-Seigneur à Paray-le-Monial une volonté nouvelle de salut et d'application plus large des fruits de la rédemption.

C'est pourquoi, sur les lèvres, comme dans les écrits de Marguerite-Marie, reviennent avec une insistance marquée les expressions de « médiation nouvelle », de « rédemption amoureuse ».

La dévotion au Sacré Cœur est d'abord cela, surtout cela.

Et c'est pourquoi elle marque une heure bénie dans l'histoire des âmes, dans l'histoire spirituelle du monde, l'heure du Sacré Cœur. Car le message et l'appel de Jésus-Christ au monde continue.

5. Le message continue.

Le message de Paray-le-Monial a été, depuis la mort de Marguerite-Marie, maintes fois repris par Notre-Seigneur, comme s'il voulait lui-même attiser, de peur qu'elle ne tombe, la flamme de la dévotion à son Cœur.

Moins encore que pour la préhistoire de la dévotion, il ne s'agit pas ici d'être complet. Donnons seulement trois faits d'hier et d'aujourd'hui, où est marquée très nettement cette volonté.

En 1899, le 25 mai, le Pape Léon XIII publiait l'Encyclique *Annum sacrum*. Il y ordonnait, pour le 11 juin, fête du Sacré Cœur, la consécration du genre humain au Sacré Cœur. Lui-même, il disait que ce fait était « le plus grand acte de son pontificat ». La conclusion de son Encyclique est célèbre. Après avoir évoqué Constantin et l'apparition du labarum, il ajoutait : « Voici qu'aujourd'hui un nouveau signe s'opère à vos yeux, signe d'espoir, signe tout divin, le Sacré Cœur tout rayonnant au milieu des flammes. C'est là qu'il faut mettre toutes ses espérances; là qu'il faut demander, de là qu'il faut attendre le salut. » A l'aurore

du vingtième siècle, plus de deux cents ans après le fait de Paray, un Pape consacre au Sacré Cœur le genre humain et au siècle nouveau montre le Sacré Cœur comme son salut.

Or, il se passa pour cette décision pontificale, prise en pleine indépendance, quelque chose de pareil aux apparitions qui mêlèrent Marguerite-Marie à l'extension universelle du culte du Sacré Cœur.

A Porto, vivait au Bon-Pasteur une religieuse, Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering. Le 10 juin 1898, malade, près de mourir, elle signait au crayon, d'une main qui défaillait, une lettre adressée à Léon XIII. Elle communiquait au Pape l'ordre reçu par elle de Notre-Seigneur de lui faire savoir son désir qu'il consacrat à son Cœur le genre humain. Aucune réponse de Rome. Aucun acte. Le 6 janvier 1899, nouvelle instance, écrite par la religieuse « par ordre expressif (*sic*) de Notre-Seigneur ». Elle faisait savoir à Léon XIII que, s'il avait échappé à la mort, lors d'une récente intervention chirurgicale, c'était parce que le Seigneur le réservait pour réaliser la consécration du genre humain à son Cœur. « Du reste, ajoutait-elle, Notre-Seigneur m'a fait connaître que, pour ce nouvel élan que doit prendre le culte de son divin Cœur, il ferait briller une lumière nouvelle sur le

monde ». Il s'agissait donc bien d'une volonté de Notre-Seigneur d'attiser la dévotion à son Cœur.

Cette fois, le Pape s'émut. Il se renseigna sur l'auteur de la lettre. Surtout il fit étudier par le préfet de la Congrégation des Rites, S. Em. le cardinal Mazzella, le bien fondé en théologie de la consécration qu'on lui demandait. — « Monsieur le Cardinal, cette lettre est bien touchante et paraît dictée par Notre-Seigneur. Prenez-la et mettez-la là-bas : elle ne doit pas compter en ce moment. » Et voilà bien le procédé de l'Eglise. Aucune de ses décisions n'est basée sur une révélation privée, même la plus reconnue et la plus authentique. Elles se fondent uniquement sur le dogme et les raisons dogmatiques. Elles seules sont alignées dans les documents officiels. Mais, à l'origine, il y a, comme ici, une révélation sans laquelle, sans doute, la décision n'eût jamais été prise. Voilà une façon dont use Dieu pour gouverner son Eglise et, souverainement, diriger où il veut, la piété chrétienne.

Ce fait est d'hier. En voici deux autres qui sont d'aujourd'hui.

Au cours de 1944 a paru un volume qui a connu, malgré les difficultés énormes des communications et de l'impression, un très grand

succès : *Cum clamore valido*. L'auteur est une religieuse anonyme. Ni son nom n'est connu, ni celui de l'Institut auquel elle appartenait. Elle est morte. L'œuvre est posthume. Le témoignage indiscutable de ses supérieures garantit qu'il s'agit d'une âme vraiment sainte; de vertu solide et supérieure à la moyenne. La rédaction, tendue et, par moments, recherchée, décèle une personne cultivée et qui sait écrire. Son inspiration profonde émeut, éclaire, décide. Volume extraordinairement bienfaisant.

Or, de quoi s'agissait-il en des pages qui, sans se répéter, disent cent fois la même chose ? Un message a été confié par Notre-Seigneur à cette religieuse, qu'elle doit faire parvenir et expliquer aux âmes de prêtres, de religieux, de religieuses. Rien ne peut être cité de plus expressif que ce texte.

MA SUPPLIQUE D'AMOUR

instante et incessante adressée

AUX AMES CONSACRÉES.

Pour sauver le monde, il me faut des âmes consacrées qui me soient de vraies épouses corédemptrices. Je n'en ai pas assez, il m'en manque. Donnez-moi de ces âmes. Soyez-moi de ces âmes. Mon Cœur vous attend. Mon Cœur vous supplie.

Mais sachez bien ceci : Époux crucifié, j'épouse en crucifiant. Un vrai cœur d'épouse est la proie de l'époux; il bat à l'unisson du cœur de l'époux,

aimant tout ce qu'il aime. Ainsi mes âmes consacrées doivent se perdre en Moi, se laisser prendre et consumer par Moi et pour Moi. Elles doivent, comme Moi, avoir une soif ardente du salut des âmes et de la gloire de mon Père; aimer comme Moi la Croix et les souffrances rédemptrices.

Ne voulez-vous pas être toutes de ce nombre? Puis-je vous témoigner plus d'amour qu'en vous le demandant?

Pour vous, je me suis fait Hostie, soyez-moi des hosties pleinement consacrées.

L'Eglise ne s'est pas prononcée sur ce texte comme elle l'a fait sur celui des révélations de Paray. Cependant, quelle âme consacrée n'y reconnaît l'appel profond entendu au secret de son cœur, qui lui demande de réaliser pleinement la perfection que sa vocation exige ?

Ici encore, la même tactique apparaît : il s'agit d'attiser la flamme de l'amour qui baisse. Notre-Seigneur choisit, à son gré, une voix qui parle en son nom et qui vient pour s'imposer au monde. La dévotion au Sacré Cœur continue.

Et voici le troisième fait. Il aura un grand retentissement. Il l'a eu. Mais le monde n'a pas fini de s'occuper de cette petite sœur coadjutrice de la Société du Sacré-Cœur, dont l'*Appel à l'amour* a retenti jusqu'aux extrémités de l'univers, Sœur Josefa Ménendez.

Nous aurons à reparler d'elle et de son message au cours de ce travail; qu'il nous suffise de l'avoir nommée ici (1).

(1) Comment ne pas remarquer que, de Marguerite-Marie à Josefa Ménendez, Notre-Seigneur s'obstine à choisir comme ses messagères d'humbles inconnues, ce qu'il appelle lui-même, justement à propos de Marguerite-Marie « les sujets les plus faibles ». Se plaigne de cela qui le voudra. Que les savants et les théologiens, s'il leur plaît, en soient mortifiés, le fait est là, tellement constant qu'il devient presque une loi. Certes il y a eu des mystiques géniaux, un Augustin, un Thomas d'Aquin, un Bonaventure, un Ignace de Loyola. Mais, à l'origine de très grands mouvements religieux, il y a très souvent de pauvres femmes ou de petits enfants. Ainsi le veut le Seigneur. Ainsi fait Notre-Dame elle-même, depuis qu'elle a chanté le *Magnificat*, le cantique triomphal des humbles, *deposuit potentes de sede*.

Il y a pour obtenir de grands résultats dans le monde ce que Mgr Saliège appelle « des moyens riches, des moyens pauvres ». « Faveur du pouvoir, moralité dans les divers milieux sociaux, régime politique, organisation sociale, moyens riches, qui ont une influence certaine mais secondaire. Ils seraient illusoire et dangereux si on n'employait pas les moyens pauvres, les plus efficaces, c'est-à-dire des moyens purement évangéliques... Ce sont les moyens pauvres qui ont amené l'expansion du christianisme. Ce sont les moyens pauvres qui agissent plus efficacement. C'est sur les moyens pauvres que nous devons faire fond ». *Semaine Catholique de Toulouse*, 3 septembre 1944, p. 189.

II

MYSTIQUE

1. « Convertir les hommes à l'amour ». —
2. Amour réparateur. —
3. Amour miséricordieux. —
4. Amour conquérant.

Par mystique, nous entendons ici : d'abord les intentions profondes qui, d'après les révélations, les paroles ou les symboles, ont conduit Notre-Seigneur à nous révéler son Cœur; ensuite les fruits qu'il attend pour les âmes et les conséquences qu'aurait pour elles et pour le monde la réalisation de ces vœux divins.

1. « Convertir les hommes à l'amour ».

Un fait. L'humanité, en majorité, ignore Dieu. La masse de ceux qui le connaissent ne l'aime pas. L'existence, et, Dieu merci, en nombre, d'âmes vraiment saintes, donc ardemment aimantes, ne change rien à ce fait navrant : Dieu n'est pas aimé. En plein XIII^m siècle et en pleine chrétienté, François d'Assise disait, les larmes aux yeux : « L'Amour n'est pas aimé ! ». C'est vrai aujourd'hui d'une vérité plus cruelle, parce que le monde est plus vaste et que le nombre de ceux qui ignorent Dieu ou ne l'adorent pas est plus grand.

Pourquoi cela ?

D'abord, il y a l'orgueil de l'homme qui ne peut tolérer personne au-dessus de lui. Alors, il supprime Dieu. La tentation première continue. Éternellement, Satan souffle à la superbe humaine son invitation à dérober à Dieu son secret. Le fruit qu'il offre le plus communément, exactement comme à l'origine, c'est la science, le savoir. Que l'homme étudie le monde, découvre ses richesses et ses lois et Dieu est dépossédé. Dieu n'est plus.

La tentation est devenue plus forte à mesure que se sont multipliées les découvertes et leurs applications, qui semblent avoir donné à l'homme la possession du monde. Il est le maître de la mer qu'il dompte par ses puissants navires de guerre ou par les paquebots géants, vrais cités de lumière et de luxe, qui se rient des tempêtes. Il est le roi de l'air, qu'il prend pour appui, pareil à l'aigle, pour s'envoler, en quelques heures d'un continent à l'autre. Maître de l'air encore qu'il emplit de ses messages portés, sans fil conducteur, jusqu'au bout de l'espace. Maître de la terre aux entrailles de laquelle il arrache toujours plus avidement ses richesses; qu'il cultive plus savamment; qu'il sillonne, à la surface, de routes toujours plus unies et plus larges, ou il lance des voitures toujours plus rapides et moelleuses. Ainsi, maître du monde, l'homme triomphant a tout

simplement signifié à Dieu son congé. Dieu, c'est lui-même et il n'y a rien au-dessus de lui, pas plus qu'il n'y a d'autre vie que celle de cette terre.

Maîtrise bien illusoire. Il a suffi de la guerre pour l'en déposséder. Automatiquement, toutes ses découvertes se sont tournées contre lui et ce qui devait être pour son bonheur a fait sa misère. Les avions pilonnent ou brûlent les villes et tuent des millions de femmes et d'enfants. Sur une terre qui regorgeait de vivres, la famine menace. Tout le génie humain est tourné à la destruction du monde. Depuis qu'elle a commencé, la grande guerre prend toujours plus l'allure d'un suicide universel dont aucune puissance n'arrive à arrêter la folie. Ainsi va le monde quand l'homme se fait Dieu.

Peu importe. L'incroyance devient une foi. Il y a une mystique de l'impiété pour la divinisation de l'Homme.

Chez nous, c'est le laïcisme, avec une foi laïque dont l'école est le temple.

En Allemagne, c'est le nazisme; tout l'élan religieux d'un peuple tourné à l'adoration de la race et à son triomphe universel.

En Russie, c'est le bolchevisme, dont le dogme premier est que Dieu est l'ennemi numéro 1 du bonheur de l'homme et donc qu'il

faut l'éliminer à jamais de la conscience humaine.

Si Dieu n'est pas, comment serait-il aimé ?

Et puis, contre Dieu, il y a la souffrance. Même des croyants, même des chrétiens se détournent de lui et murmurent quand ils souffrent. En pleine Chambre des députés, Jaurès, dans une apostrophe blasphématoire, adjurait Dieu, s'il existait, de comparaître et d'avoir à se justifier de toute la douleur qu'il n'empêchait pas. Car l'argument semble irrésistible : nous qui ne sommes pas parfaits, nous qui sommes même méchants, si nous pouvions empêcher un ami de souffrir, nous le ferions ou nous serions des monstres. Et alors, Dieu, qui peut tout et qui, dit-il, nous aime, comment donc permet-il ce flot de souffrances qui submerge le monde, sans parler de ce supplément d'horreurs qui s'appelle la guerre. Alors, qu'on ne nous parle plus d'un bon Dieu et d'un Dieu qui nous aime !

Contre Dieu et pour nous détourner de l'aimer, il y a enfin tout notre fond mauvais.

Il y a la *légèreté*, qui, nous ôtant toute possibilité de réflexion, se satisfait de ce qui est visible, tangible et terrestre. Le spirituel, le surnaturel, le divin ? Qu'est cela en comparaison de la fortune, de la joie terrestre de vivre ?

Il y a *nos passions* que Dieu condamne. Or, un condamné maudit ses juges.

Il y a *notre lâcheté*. Même ceux qui croient à l'amour de Dieu, ses « élus », ses « consacrés » ont leurs heures de lassitude. Et, de cela, par-dessus tout, a souffert le Cœur de Jésus.

Toutes ces mauvaises raisons de douter de lui ou de son amour, Jésus les connaît. Il les excuse. Il est prêt à pardonner toutes leurs conséquences dans la vie de ceux qu'elles abusent.

C'est pourquoi il a révélé son Cœur au monde pour nous convertir à l'amour.

Il répondra d'abord à ceux qui ne veulent pas de lui et nient Dieu. Il répond par la présence. C'est sa manière. Pas de discussion, ni d'arguments raisonneurs. Il paraît. Il parle. Il agit, donc il est.

Il se montre à Paray-le-Monial. Mais là, il est celui qui était né à Bethléem et qui mourut sur la Croix. Paray est solidaire de Jérusalem et l'évoque nécessairement. Toute la vie de Jésus, qui a surabondamment prouvé qu'elle n'était pas seulement celle d'un homme, mais d'un Homme-Dieu. Tous ses miracles. Tout son enseignement. Tout cela est repris, recommencé à Paray. Il dit lui-même qu'il entreprend une « nouvelle rédemption. »

Mais sa présence à Paray-le-Monial prend une forme différente. Ce n'est pas un thaumaturge qui se montre, ni un docteur. On pourrait même dire que c'est à peine un homme. Voilant son humanité, il l'éclipse dans le halo lumineux au centre duquel son Cœur rayonne. Il veut pour les hommes n'être qu'un Cœur qui les aime et qui sollicite leur amour.

A la question : qu'est-ce que Dieu ? Il répond en montrant son Cœur. Dieu ? Un Cœur qui vous aime. Dieu est amour.

Voilà, dans le déroulement du dogme de l'Incarnation et de la Rédemption, à la fois, la continuité et la nouveauté. Celui qui s'incarna et vécut à Nazareth, celui qui mourut sur la Croix pour la rédemption du monde, aujourd'hui veut lui apparaître sous l'apparence, non plus humaine ou eucharistique, mais sous la figure d'un Cœur, le sien. Il veut que les hommes comprennent à ce signe dont nul n'ignore le sens, qu'Il est amour.

« Convertir les hommes à l'amour ». Voilà ce qu'il veut. Il sait qu'une vie est totalement changée dès que l'amour y entre. Ce qui était auparavant impossible devient facile. Ce qui était obscur, s'éclaircit. Les objections fondent comme la nuit devant le soleil. Comment douter de Dieu quand on l'aime ? Que lui refuser ? Un monde où Dieu serait vraiment aimé de

tous serait un paradis, car, en fait, le paradis, c'est aimer Dieu que l'on voit face à face.

Il y a quelque chose d'étrange et d'émouvant à voir Notre-Seigneur se faire mendiant d'amour. Il n'a aucun besoin de nous, étant le bonheur même. Alors qu'est-ce qui le pousse à cette attitude qui ressemble à une déchéance ? Il nous aime. Tout s'explique alors. Si nous refusons à Dieu un amour auquel il a droit, c'est nous perdre et pour toujours. Voilà pourquoi Dieu s'émeut. Voilà pourquoi, comme une mère n'hésiterait pas à se mettre à genoux devant son fils pour l'arracher à la mort, il va jusqu'à nous supplier de l'aimer.

Et qu'est-ce à dire ? N'ayons pas peur d'y regarder de près et de bien comprendre. Nous n'avons aucune peine à savoir ce qu'est l'amour quand il s'agit de nous aimer entre nous. Quand il s'agit de Dieu et de Notre-Seigneur, c'est autre chose.

Et c'est vrai. Ecartons de cet amour toute idée terrestre et charnelle. A plus forte raison, toute sentimentalité. L'amour que Dieu nous demande part de notre cœur; mais il n'y produit pas les mêmes états qu'une affection humaine.

Aimer Notre-Seigneur, c'est l'aimer sans le voir ni l'entendre. Visage, traits, voix, qui sont

de si grande importance pour faire naître, croître ou tuer un amour humain, rien de cela ne compte quand il s'agit de lui. Nous le connaissons par la foi. Nous le voyons dans l'invisible. Il est homme, mais disparu de ce monde. Il est Dieu, donc il est esprit. L'aimer, c'est donc l'aimer tel qu'il est : réel, vivant, oui vivant et réel en nous par la grâce, mais hors des sens et de l'imagination qui se perd à vouloir nous le représenter. Amour tout spirituel.

Mais un amour d'autant plus fort. Il est fait de la foi dans tout l'amour qu'il nous a témoigné et qu'il nous témoigne chaque jour en chaque grâce qu'il nous donne. Toute l'Incarnation est nôtre; tout l'Évangile aussi et chaque détail de sa vie. Toute la Passion est à nous. Naissant, vivant, mourant, il a pensé à chacun de nous, nous connaissant dans le plus intime de nous-mêmes et nous aimant en chacun de ses actes. Tout comme dans l'hostie. Tout comme dans la gloire, où il nous porte dans sa pensée et dans son amour. Comment se dérober à un pareil investissement ? Comment douter qu'il nous aime quand nous savons toutes ses folies d'amour ?

Ne nous faisons pas, en pensant à la manière dont les hommes s'aiment ici-bas, une idée basse de l'amour qu'il attend de nous. Parce que nous l'aimons sans le voir, sans l'entendre,

sans lui parler, cela ne l'empêchera pas de nous voir, de nous entendre, de nous parler. Parce que l'amour qu'il nous demande sera dans notre cœur spirituel, dans notre volonté, livrée à lui tout entière, ne pensons pas qu'il sera froid. Les saints sont de vrais amants. Ils sont tous des passionnés du Christ.

Aucune illusion n'est possible en un amour comme celui-là. Notre-Seigneur en a donné la formule dans l'Évangile. « Si quelqu'un m'aime, il fait ce que je commande. » *Si diligitis me, mandata mea servate* (JEAN, XIV, 15). Les effusions les plus senties, les sentiments les plus vrais, s'ils ne vont pas aux actes, sont de l'amour incomplet, frelaté. Pierre aimait vraiment Jésus. Il l'a renié. Il ne l'a aimé véritablement qu'après sa conversion et le triple serment des bords du lac et son amour a été plus fort que toutes les fatigues et que la mort.

C'est cela aimer Notre-Seigneur.

C'est cela qu'il mendie de nous.

C'est pour cela qu'il nous révèle son Cœur.

C'est cela que, dans la vision et le culte de son Cœur de chair, il faut découvrir.

Alors que deviennent nos prétendues raisons de douter de son amour ?

La souffrance ? Mais elle est, de son côté, la preuve la plus claire qu'il nous aime. Son

Cœur se montre à nous percé par la lance, couronné d'épines, traversé par la croix qui y est plantée. Celui qui a fait cela pour nous a le droit de nous demander de souffrir, comme preuve d'amour, les épreuves qu'il nous impose ou celles que la vie, par son déroulement, nous apporte. Sans compter que lui-même nous garantit que la souffrance acceptée pour son amour est semence de bonheur éternel, comme pour lui !

Mais pourquoi, au lieu de souffrir par amour pour nous, n'a-t-il pas, étant Dieu, banni à jamais la souffrance de ce monde ? Nous ne lui demandions pas de souffrir, nous lui demandons de nous délivrer de la souffrance.

Ceci est vouloir faire la leçon à Dieu. Et c'est proprement folie. Pouvons-nous franchement discuter avec lui ? Sommes-nous de taille ? Est-il étonnant que ses vues et ses volontés nous dépassent ? Est-ce que les parents cèdent aux larmes et aux cris d'un enfant lorsqu'ils le portent sur une table d'opération ? Est-ce qu'ils l'aimeraient, s'ils le faisaient ? Vouloir comprendre les desseins et les vues de Dieu ; vouloir lui imposer les nôtres, c'est insensé. Mais que Dieu nous aime, même quand il nous fait souffrir, cela nous avons besoin d'en être sûrs.

Regardons son Cœur et osons douter de son amour !

La lâcheté, la peur, alors ? Hélas ! c'est bien l'aveu qu'il faut nous faire, quand nous refusons de l'aimer. Mais pouvons-nous consentir à demeurer lâches ?

C'est bien de quoi il se plaint et toute la dévotion au Sacré Cœur est pénétrée de repentir et de compassion : elle est nécessairement réparation.

2. Amour réparateur.

Amour généreux, mais aussi amour pénitent et réparateur, cette note est inhérente à la dévotion au Sacré Cœur.

Ici, la demande de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie commande et éclaire toutes la pensée divine :

« Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu puisses en être capable. »

Cette supplication — le terme n'est pas trop fort — s'adresse, par delà Marguerite-Marie, bien qu'à des degrés divers, à tous ceux qui sont capables de l'entendre et d'y répondre. Littéralement, Jésus implore la compassion et la compensation. C'est, dit le Pape Pie XI, l'élément « principal de la dévotion au Sacré Cœur » (Encyclique *Miserentissimus*).

Qui dit réparation, dit d'abord œuvre de justice : l'honneur d'un homme ou sa fortune lui ont été pris par un calomniateur ou un voleur, réparer c'est restituer l'argent et l'honneur. Stricte justice. De même envers Dieu. Tout péché viole le droit que Dieu possède de nous imposer sa volonté. Le pardon divin exige strictement que ce droit soit rétabli, premièrement par l'aveu de la faute qui est une reconnaissance du droit, par la contrition qui est le regret de l'avoir violé, enfin par la satisfaction qui est, en échange de l'offense, l'offre d'un acte de pénitence. Justice est ainsi faite.

Mais ce n'est pas toute la réparation. Outre la justice, il y a l'amour. Celui qui aime, quand il a fait de la peine à quelqu'un qu'il aime, ne se contente pas de lui demander pardon. Il veut par plus de tendresse et par mille prévenances lui faire oublier son erreur. La réparation est œuvre d'amour et donc elle ne connaît, sur cette voie, d'autre limite que l'amour même.

Fort bien, quand il s'agit de nos propres démérites. Mais pouvons-nous réparer aussi pour les péchés des autres ?

Ne glissons pas vite sur nos péchés personnels. Tous, nous sommes pécheurs. C'est un fruit nécessaire de la dévotion au Sacré Cœur de nous donner un très vif sentiment de nos fautes. Et c'est bien naturel. Le Sacré Cœur,

c'est l'amour. Un péché, une simple négligence vus dans la lumière de l'amour, prennent des proportions tout autres que si on les pèse dans la balance de précision d'un casuiste, où l'essentiel est de dire ce qui est péché mortel ou véniel. Véniel ou simple imperfection, le péché le plus petit est pour qui aime une offense grave contre l'amour. Du coup, la dévotion au Sacré Cœur est école et source de délicatesse. Nous n'avons jamais fini de réparer pour nous.

Mais pensons aussi aux péchés qui ne sont pas les nôtres. Nous pouvons quelque chose pour les réparer. Ici, joue la merveilleuse loi de solidarité qui nous a perdus en Adam et sauvés dans le Christ. Nous pouvons réparer le péché d'un autre tout comme Jésus est mort pour le péché universel dont il était innocent.

Alors, le champ s'étend à l'infini parce que le péché est partout. Il submerge le monde. Il est à l'origine de nos malheurs. A quoi bon détailler ? C'est trop clair et nous l'avons bien vu, quand nous constatons plus haut que Dieu n'est pas aimé. Où n'est pas l'amour le péché, tout naturellement, doit déborder.

Tout de même, Jésus a fini de souffrir. Ressuscité, il ne peut plus mourir. Glorieux, il ne peut plus souffrir. C'est vrai.

Alors. que peut être une compassion pour

une douleur qui n'est plus ? La dévotion au Sacré Cœur est parfaite pour nous expliquer ce problème.

Dans une de ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur se montra à elle en *Ecce homo*. La couronne d'épines sur la tête meurtrie et sanglante; un manteau de pourpre sur les épaules; le roseau à la main; la poitrine lacérée par les fouets de la flagellation. Et cette vision entrainait dans le cadre très actuel des jours de carnaval où elle eut lieu. Notre-Seigneur, mis à l'état d'*Ecce homo* par les péchés qu'entraînaient des jours de débauche (Gauthey, op. cit. t. II, p. 34).

Belle leçon de choses qui s'adresse à nous. Elle nous montre qu'il y a un lien étroit entre les souffrances réelles de Notre-Seigneur et les péchés commis aujourd'hui. La passion et l'agonie de Jésus continuent, parce que les causes en sont continuellement posées. Passion et agonie réelles, non pas aujourd'hui mais hier, parce qu'aujourd'hui est posée la cause qui, hier, a mis en agonie et fait souffrir Jésus. Parce que, dans sa Passion et son agonie, il avait la vue très nette de tous les péchés qui seraient commis jusqu'à la fin des temps; parce que, très librement, il souffrait et agonisait par eux. Donc, l'agonie et la mort d'hier sont l'œuvre des péchés d'aujourd'hui. Et

ainsi jusqu'au dernier jour et au dernier péché.

C'est pourquoi, dans la dévotion au Sacré Cœur, le Cœur nous apparaît fixé dans la souffrance et l'agonie, et, comme tel, sollicite notre compassion et demande réparation. De l'amour pour tout l'amour qui lui est refusé. De l'amour pour toutes les injures qu'il subit.

Pas plus qu'il ne souffre aujourd'hui, pas davantage, il ne peut, étant le bonheur infini, avoir de joie nouvelle : il est au comble de la joie. Mais tout comme nos péchés furent dans sa Passion de vrais bourreaux, il connut aussi, par avance, et il en fut heureux et consolé, nos réparations. La communion que je fais aujourd'hui, la messe que je célèbre, la souffrance que j'accepte, la pénitence que librement je m'impose, tout cela, dans le jardin de Gethsemani, à la montée du Calvaire, Jésus l'a vu. Il nous a nettement discernés à côté de Véronique, tout près de Jean et de sa Mère.

Dès que nous acceptons d'être auprès de Notre-Seigneur des amis qui le veulent consoler, notre amour pour lui accepte d'être douleur et sacrifice. La compassion entre nécessairement dans la réparation. Elle entre aussi dans l'expiation. C'est par sa Passion que le Christ nous a sauvés. Accepter d'être ses collaborateurs dans l'œuvre du salut des âmes, c'est accepter résolument la croix.

C'est pourquoi, tout comme dans la réalisation de la vie chrétienne, il y a des degrés sans nombre dans la dévotion au Cœur de Notre-Seigneur. Lui-même, il a nuancé les divines exigences de son amour.

A tous les chrétiens, il demande des *actes extérieurs* : communions, heures saintes, célébration de sa fête. Qui lui refuserait cela ?

Puis, il y a, et surabondamment, dans toute vie, des peines, des contrariétés, des souffrances. Voilà, si nous voulons, l'admirable matière d'une vie réparatrice. Voilà le bois de l'holocauste. Qu'y faut-il donc ? Y penser et le vouloir ! Savoir qu'on peut offrir ces misères, les petites ou les grandes, en union avec le Christ du Calvaire et de l'autel et que, du seul fait de cette offrande cordiale, toute notre vie mérite, prie, répare. Est-ce dur ? Est-ce difficile ? N'est-ce pas bienfaisant ?

Mais, il y a sur ce chemin de la réparation des sentiers plus hauts et plus abrupts, où il plaît à Dieu d'engager quelques âmes plus généreuses. Dans une lettre au P. Croiset, sainte Marguerite-Marie lui confiait : « Je vous dirai donc que ce souverain, s'étant un jour présenté à son indigne esclave, il me dit : « Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme une victime d'immo-

lation à l'accomplissement de mes desseins. Alors, me sentant toute pénétrée de la grandeur de cette souveraine Majesté, devant laquelle, m'étant prosternée, je lui présentai plusieurs saintes âmes, qui correspondraient fidèlement à ses desseins. « Mais, je n'en veux point d'autre que toi, et je veux que tu consentes à mon désir. » Alors, toute fondue en larmes, je répliquai qu'il savait bien que j'étais une criminelle, et que les victimes devaient être innocentes, et que je ferais ce que ma supérieure m'ordonnerait; à quoi, il consentit. Mais il ne cessait de me poursuivre, et moi de lui résister, par la grande crainte que j'avais que ces voies extraordinaires ne me retirassent de l'esprit simple de ma vocation. Mais c'était en vain que je lui résistais, car il ne me donnait point de repos jusqu'à ce que, par l'ordre de l'obéissance, je me fusse immolée à tout ce qu'il désirait de moi, qui était de me rendre une victime sacrifiée à toute sorte de souffrances, d'humiliations, contradictions, douleurs et mépris, sans autre prétention que d'accomplir ses desseins. » (Gauthey, *op. cit.* t. II, p. 561).

On ne peut mieux décrire ce que le langage ascétique appelle actuellement d'un terme bref « les âmes victimes ».

Sous cette forme, à ce degré, l'appel à la vie de victime relève nettement de la vie mystique

et suppose de la part de Dieu une vocation à laquelle ce serait imprudence et folie de prétendre.

Cependant, comment ne pas faire remarquer comme un signe très net de l'intervention divine dans l'effroyable corruption actuelle, le nombre assez grand d'âmes, sœurs de celle de Marguerite-Marie ?

Sa Sainteté Pie XI a tenu à souligner cette actuelle coexistence de l'extrême dépravation et de l'héroïsme dans l'oblation réparatrice : « Tandis que la malice des hommes abuse des créatures, le souffle de l'Esprit multiplie à profusion le nombre des fidèles, hommes et femmes, qui, généreusement, réparent les injures faites au divin Cœur et n'hésitent pas à s'offrir à Jésus-Christ comme victimes. » (*Miserentissimus*).

Sans aller jusqu'à ce don, qui, du reste, suppose un appel spécial, qu'il serait téméraire de devancer, la dévotion au Sacré Cœur réellement comprise donnera à notre âme et à notre vie l'allure réparatrice.

Qu'est-ce à dire ?

Une âme réparatrice est avant tout une âme qui a compris ce qu'est le péché. Elle en sait autre chose que la définition ; elle en a le sentiment profond : le péché, réellement, pour elle, est le seul mal. Elle en a la vive haine, et elle

le fuit sous ses formes même les plus atténuées; elle le hait en elle et dans les autres.

Tout naturellement, dès lors, elle en souffre. L'amour de Dieu souffrant, voilà une autre marque de l'âme réparatrice. Elle veut réaliser le programme magnifique de saint Paul : achever en elle la passion du Christ. Elle sent très bien que Dieu sera nécessairement vainqueur à la fin et que personne ne peut, en réalité, lui rien ôter ni de son être, ni de sa gloire; mais Dieu lui apparaît, sous la forme du Christ, en agonie perpétuelle et qui, perpétuellement, demande des amis pour le consoler et souffrir avec lui : elle hait le péché dans le Christ qu'il met en agonie et à mort.

C'est pourquoi, instinctivement, une âme réparatrice est attirée par l'Eucharistie. L'Eucharistie c'est la messe, c'est-à-dire l'immolation incessante, le Calvaire renouvelé à chaque seconde du temps : l'âme réparatrice a comme le besoin de s'unir de cœur et d'imitation aux messes partout et à toute heure célébrées. L'Eucharistie, c'est la communion; par conséquent, pour elle, la rencontre avec Jésus, sa force et sa joie; c'est la communion, donc c'est, hélas ! le sacrilège et la tiédeur : il faut, par la ferveur, faire oublier le reste. La communion, c'est la présence continue; donc, à volonté, le tête-à-tête avec l'Ami divin; donc

aussi, le tête-à-tête avec l'Ami incompris et délaissé.

Enfin, tout naturellement, l'âme réparatrice est austère et il est à peine besoin d'y insister, tellement la mollesse, la sensualité, l'amour et la recherche du confort sont inconciliables avec les ordinaires pensées que suppose la vocation de la réparation. Péchés compris et haïs, amour du Christ souffrant, dévotion au Saint Sacrement, immolation absolue, fuite des fautes les plus légères, voilà qui donnera à l'âme nécessairement le pli de la mortification.

Mais non pas de la tristesse. Le même saint Paul, qui achevait en lui la passion du Christ et portait sur lui ses stigmates, déclarait qu'il surabondait de joie.

3. Amour miséricordieux.

Amour donné appelle amour généreux.

Amour méconnu demande amour réparateur.

Si durs que lui soient dédain et méconnaissance, Notre-Seigneur, jamais, dans la révélation de son Cœur, ne se montre dur ou annonciateur de représailles. Il demeure miséricordieux.

Ce caractère de la dévotion au Sacré Cœur,

déjà marqué dans les révélations de Paray-le-Monial, est la note prédominante, la raison d'être de révélations plus récentes, 1919-1923, et qui continuent le message de Paray-le-Monial.

La confidente est, cette fois encore, une religieuse, une sœur coadjutrice de la Société du Sacré-Cœur. Une Espagnole, transplantée en France, Sœur Josefa Ménendez. Sa vie de réelle et haute vertu est le meilleur garant de l'authenticité de ses visions. Ses Supérieures en rendent témoignage (1).

Pendant quatre ans, presque quotidiennement, elle fut l'objet de visites extraordinaires où Notre-Seigneur se montrait à elle, lui parlait, la préparait au rôle qu'il lui réservait de porter au monde d'aujourd'hui son message de miséricorde et de pardon.

Sous la dictée de Jésus, la sœur écrivait ce qu'il lui révélait, non pas pour elle, mais pour le monde.

De ce message, voici l'essentiel.

Il s'explique d'abord sur le choix qu'il a fait de son instrument. Car, épouvantée de sa mission, la pauvre sœur voudrait s'y dérober, se sentant par trop indigne du choix divin.

(1) Un appel à l'amour : *Le Message du Sacré Cœur et sa messagère, sœur Josefa Ménendez*. — Dans nos bureaux. Prix : 100 francs.

« Si j'avais pu, lui dit Jésus (7 juin 1923) rencontrer sur la terre une créature plus misérable, c'est sur elle que j'aurais fixé le regard de mon amour et, par elle, que j'aurais manifesté les désirs de mon Cœur. Mais, comme je ne l'ai pas trouvée, c'est toi que j'ai choisie. » (*Un Appel à l'Amour*, p. 519).

La sœur n'est qu'une voix dont Jésus se sert pour dire au monde ceci :

« Je suis l'Amour ! Mon Cœur ne peut plus contenir la flamme qui le dévore.

« J'aime à tel point les âmes, que j'ai donné ma vie pour elles »...

« Je veux maintenant quelque chose de plus, car si je demande l'amour pour répondre à celui qui me consume, ce n'est pas le seul retour que je désire des âmes : je désire qu'elles croient en ma miséricorde, qu'elles attendent tout de ma bonté, qu'elles ne doutent jamais de mon pardon.

« Je suis Dieu, mais Dieu d'Amour ! Je suis Père, mais un Père qui aime avec tendresse et non avec sévérité. Mon Cœur est infiniment saint, mais aussi infiniment sage et, connaissant la misère et la fragilité humaines, il s'incline vers les pauvres pécheurs avec une miséricorde infinie.

« J'aime les âmes après qu'elles ont commis leur premier péché, si elles viennent me de-

mander humblement pardon. Je les aime encore, quand elles ont pleuré leur second péché et, si cela se répète, je ne dis pas un milliard de fois, mais des millions de milliards, je les aime et leur pardonne toujours, et je lave, dans le même sang, le dernier comme le premier péché !

« Je ne me lasse pas des âmes et mon Cœur attend sans cesse qu'elles viennent se réfugier en lui, et cela d'autant plus qu'elles sont plus misérables ! Un père n'a-t-il pas plus de soin de l'enfant malade que de ceux qui se portent bien ? Pour lui, sa sollicitude et ses délicatesses ne sont-elles pas plus grandes ? Ainsi, mon Cœur répand-il sur les pécheurs avec plus de largesse encore que sur les justes, sa compassion et sa tendresse.

« Voilà ce que je désire expliquer aux âmes : j'enseignerai aux pécheurs que la miséricorde de mon Cœur est inépuisable; aux âmes froides et indifférentes, que mon Cœur est un feu qui veut les embraser, parce qu'il les aime; aux âmes pieuses et bonnes, que mon Cœur est le chemin pour avancer vers la perfection et arriver en sécurité au terme bienheureux. Enfin, aux âmes qui me sont consacrées, aux prêtres, aux religieux, à mes âmes choisies et préférées, je demanderai une fois de plus qu'elles me donnent leur amour et ne doutent pas du mien,

mais surtout qu'elles me donnent leur confiance et qu'elles ne doutent pas de ma miséricorde ! Il est si facile d'attendre tout de mon Cœur. » (*Ibid*, p. 527-8).

« Je veux pardonner. Je veux régner. Je veux pardonner aux âmes et aux nations. Je veux régner sur les âmes, sur les nations et sur le monde entier. Je veux répandre ma paix jusqu'aux extrémités du monde mais, d'une manière spéciale, sur cette terre bénie, berceau de la dévotion à mon Cœur. Oui, je veux être sa paix, sa vie, son roi ! Je suis la sagesse et le bonheur, je suis l'amour et la miséricorde, je suis la Paix, je règnerai ! » (*Ibid*, p. 529).

Le sens du message envoyé au monde, il y a vingt ans, ne nous apprend rien de nouveau sur la miséricorde divine. Tout cela, nous le savions par l'Évangile, et tous les pardons accordés par Jésus à la Madeleine et au bon larron.

Mais ce message, répété aujourd'hui, prend un sens actuel. Il est fait pour le monde d'aujourd'hui. A moins d'être une simple répétition et transcription de l'Évangile, il signifie de la part de Notre-Seigneur, tout comme il y a 272 ans, lors des révélations de Paray, une intention, une volonté divine nouvelle. La miséri-

corde de Dieu présage pour notre monde d'aujourd'hui des grâces extraordinaires de pardon et ces grâces porteront leur fruit.

Notre-Seigneur l'affirmait le 19 février 1923 à sa confidente inquiète sur l'avenir du Message.

« Ne crains rien, lui dit-il. Ne sais-tu pas ce qui arrive lorsque s'ouvre un volcan ? La puissance de ce feu est si grande qu'elle est capable d'arracher les montagnes et de les détruire, et l'on connaît qu'une force irrésistible a passé par là. Ainsi, mes paroles auront une telle force et ma grâce les accompagnera de telle manière, que les âmes les plus obstinées seront vaincues par l'amour.

« La société est pervertie, lorsque ceux qui sont à sa tête n'agissent ni dans la vérité ni dans la justice. Mais, si son Chef sait la diriger, plusieurs sans doute suivront encore les voies tortueuses, mais la majorité viendra en masse à la vérité et à la lumière. Je le répète, ma grâce accompagnera mes paroles et ceux qui les feront connaître : la vérité triomphera, la paix gouvernera les âmes et le monde... et mon Règne arrivera. » (*Ibid*, p. 550).

Paray ouvrait l'ère du Sacré Cœur. Aujourd'hui c'est l'heure du Sacré Cœur.

Quelle force pour nous !

Quel encouragement à travailler à l'établisse-

ment dans les âmes d'un règne dont le Christ lui-même nous assure qu'il arrivera !

Nous avons besoin de cette certitude à l'heure où le monde, fou d'orgueil et de haine ou de crime, semble le plus éloigné de Dieu.

Plus haut que nos craintes, nos inquiétudes, Jésus nous dit :

« La vérité triomphera, la Paix gouvernera les âmes et le monde.. et mon règne arrivera ! »

4. Amour conquérant.

Du coup, voici un autre caractère de la dévotion au Sacré Cœur : elle est un appel à l'apostolat et à la conquête.

Dans la révélation à Sœur Josefa, on peut dire que l'appel à l'apostolat est continu. Notre-Seigneur s'y montre constamment préoccupé du salut des âmes. Attristé des dangers qu'elles courent. Peiné des résistances qu'elles lui opposent. Hanté de la pensée de l'enfer où elles se hâtent en foule et en riant. Sans cesse, il fait appel à sa confidente pour qu'elle arrache leur salut à sa miséricorde infinie et à la volonté dévoyée des pauvres âmes pécheresses.

Un exemple seulement, qui se répète cent fois.

... « Moi aussi, lui dit-il dans une de ses apparitions, moi aussi je vais te confier un secret de mon Cœur. Ecoute, Josefa ! *C'est de la folie que j'ai pour les âmes !*... Que les âmes ne se perdent pas ! Aide-moi dans cette œuvre d'amour. » (27 septembre 1922, *Ibid.*, p. 315).

Et il l'entraînait à cette œuvre d'amour en lui confiant la conversion et le salut de certaines âmes. Mais à quel prix !

Le vendredi 8 juillet 1921, il lui confia deux âmes, dont il lui dit : « Vois comme elles transpercent mon Cœur..., comme elles déchirent mes mains ! »

Et c'est un drame qui commence, une vraie agonie. De jour, de nuit, c'est l'obsession de ces âmes; ce sont de longues heures de veille où elle souffre les douleurs de Gethsemani ou du Calvaire. Notre-Seigneur l'encourage par des apparitions ou lui fait suivre le travail intérieur de la grâce :

« Vois, Josefa, l'une de ces deux âmes m'a enfin donné ce qu'elle me refusait; mais l'autre est bien proche de sa perte, si elle ne reconnaît pas son rien. » (9 juillet).

Les semaines passent ainsi, sans que Josefa puisse goûter un moment de repos. La douleur du côté, celle de la couronne, tous ses membres endoloris, son âme sous le poids de la

colère divine, tout lui rappelle sans cesse qu'elle est victime d'amour pour cette âme.

Enfin, le samedi 3 août, la victoire est acquise. Jésus en communique à Josefa l'heureuse nouvelle :

« Viens, lui dit-il, approche-toi et repose ! Cette âme est dans mon Cœur. Mais elle ne vivra plus que le temps de se purifier de ses fautes, car elle est si faible qu'elle retomberait bientôt. » (p. 187).

De ce trait, comment ne pas dégager la notion de l'apostolat donnée par Notre-Seigneur lui-même et splendidement illustrée par ses exemples ?

L'apostolat est essentiellement une collaboration. « Aide-moi, dit Jésus à Josefa, dans cette œuvre d'amour. » Il ne peut donc seul sauver les âmes ? Il le peut; mais il ne le veut pas. Entre chaque âme sauvée et lui, l'unique sauveur, il y aura un intermédiaire obligé, l'apôtre. Et, ici, il se donne des airs d'impuissance, comme si, sans la collaboration d'une petite religieuse, il ne pouvait arracher à leur perte les âmes qu'il lui confie !

Et cette collaboration devra nécessairement porter la marque de la Croix. Le premier et essentiel rédempteur étant Jésus et Jésus crucifié, le rédempteur de surcroît, l'apôtre, ne pourra être sauveur que de la même façon.

C'est la logique et c'est la loi. C'est la loi et c'est aussi la leçon des faits, celui de la vie de Sœur Josefa, comme de tous les missionnaires. Nul d'entre eux ne voudrait s'y dérober.

Le dernier mot du message confié à Sœur Josefa n'est-il pas, au surplus, le règne universel du divin Cœur ?

De fait, de quelque côté qu'on la considère, la vraie dévotion au Sacré Cœur est inspiratrice de zèle.

Elle est l'amour généreux de Notre-Seigneur. Or, qui aime véritablement Jésus-Christ peut-il demeurer en paix quand il le sait et le voit offensé, haï, combattu ? Quand il compte, dans le monde, les âmes rachetées par lui et dont les deux tiers sont encore dans l'ignorance même de son nom ? L'amour appelle le zèle et le rend plus fort que toutes les difficultés. C'est trop clair.

La dévotion au Sacré Cœur est la réparation. Autant dire le zèle. Qu'y a-t-il donc à l'origine de la réparation ? Le péché. Le péché qu'il faut expier et faire oublier. Mais si la réparation est nécessaire et belle, ne serait-il pas plus beau et meilleur qu'elle ne fût pas nécessaire ? Elle suppose, au départ, une offense divine. Diminuer le mal et le péché ; l'éliminer d'une âme, d'un grand nombre d'âmes ne sera-ce pas avoir

merveilleusement travaillé pour Notre-Seigneur et pour son règne ?

Quelle âme réparatrice voudrait se contenter de pleurer, d'expier, de souffrir, sans essayer de guérir en sa source même le mal qu'elle hait c'est-à-dire gagner à Jésus ou lui ramener des âmes et des mondes ? Ou elle est irréfléchie ou elle n'est pas sincère, ou bien l'âme réparatrice sera conquérante et missionnaire. Un carmel est à sa place en pays de mission, non seulement parce qu'il faut une réparation plus abondante où surabonde le péché, mais aussi parce qu'il appuie et partage l'action conquérante du missionnaire.

Historiquement, il est prouvé que l'élan missionnaire, qui a eu, au XIX^me siècle et aujourd'hui, son plus bel épanouissement, coïncide avec la révélation et la naissance de la dévotion au Sacré Cœur.

Le Pape Pie XII le faisait remarquer le 15 mai 1940, au cours de la réception accordée aux religieuses du Sacré Cœur, pour la béatification de la Mère Philippine Duchesne.

« Entrer, disait-il, dans le Sacré Cœur, c'est se livrer comme une proie volontaire aux flammes du zèle. »

Il ajoutait :

« En fait, il n'est pas téméraire de voir un lien entre l'admirable élan missionnaire qui ca-

ractérise les deux derniers siècles et l'expansion de la dévotion au Sacré Cœur. Alors que le siècle de Voltaire s'achevait dans la boue et le sang, lorsque la tempête révolutionnaire chassait de France des milliers de prêtres, quelques-uns de ceux-ci allèrent en Amérique ouvrir des sillons où beaucoup d'autres après eux, et aussi des religieuses comme M^{me} Duchesne, viendraient semer l'Évangile. Peu d'années auparavant, le conciliabule de Pistoie avait tourné contre la dévotion au Sacré Cœur le sacrilège effort de ses condamnations doctrinales. Or, voici que cette dévotion devenait irrésistiblement universelle, et le zèle qu'elle allumait dans les âmes emportait par légions au delà des mers les ouvriers et les ouvrières de l'apostolat. C'est alors qu'auprès des anciens Ordres renaissants, la Compagnie de Jésus entre autres, des disciples de saint Jean Eudes, des filles de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise, on vit éclore un essaim de jeunes congrégations qui, presque toutes, ajoutaient à l'antique et rigoureuse pratique des conseils évangéliques deux notes nouvelles : la dévotion au Sacré Cœur et le zèle missionnaire. »

Le zèle missionnaire a sa raison d'être dans nos pays chrétiens où la masse païenne croît sans cesse, même autour de nos vieilles églises.

C'est l'ambition de l'Action Catholique de mordre par l'apostolat du milieu sur la masse paganisée. Elle trouvera dans une dévotion au Sacré Cœur bien comprise ce « feu sacré », qui rend possible le zèle et qui le maintient parfaitement pur. C'est l'actualité tragique de la dévotion au Sacré Cœur.

Sacré Cœur et apostolat. Les deux termes s'évoquent nécessairement. Les deux réalités se commandent. Dès lors, comment ne pas remarquer que l'*Apostolat de la Prière* unit indissolublement, dans son esprit et sa pratique, Sacré Cœur et apostolat ?

L'apostolat est sa raison d'être. Il veut faire de tous les chrétiens des apôtres.

Mais son apostolat a pour mobile, pour moteur, pour modèle, le Cœur de Jésus. Apôtre pour le Sacré Cœur, par le Sacré Cœur, comme le Sacré Cœur. C'est la formule que, dès l'origine, le P. Ramière donna à l'œuvre. Il voulut même qu'il y eût, entre la dévotion au Sacré Cœur et l'*Apostolat de la Prière*, comme identité.

Son argument était le suivant : La dévotion au Sacré Cœur est, au total, l'amour de Notre-Seigneur sollicitant l'amour des hommes. Or, l'*Apostolat de la Prière* ne veut être que la réponse à l'appel de Notre-Seigneur : lui don-

ner l'amour qu'il demande : faire de toute la vie de l'associé un don continu, un acte d'amour qui ne cesse pas.

La première définition de l'associé de l'Apostolat de la Prière était : quelqu'un qui prend à cœur les intérêts du Cœur de Jésus.

La première et nécessaire pratique est l'offrande au Cœur de Jésus de nos journées avec tout ce qu'elles contiennent de prières, d'œuvres, de souffrances. L'offrande, c'est le don. Elle est le don quotidien et vécu de nos vies, unies à la vie même de Jésus. C'est pourquoi la grande pensée de l'Apostolat de la Prière est de faire vivre à tous les chrétiens le dogme de notre incorporation au Christ par le baptême et la grâce. Mais le Christ toujours sera, pour l'Associé de l'Apostolat de la Prière, le Christ nous montrant son Cœur, centre et synthèse de sa personne entière.

L'Associé de l'Apostolat de la Prière pratiquera la communion réparatrice. Toutes les formes de la dévotion au Sacré Cœur seront propagées par lui : fête du Sacré Cœur; consécration personnelle, familiale, nationale; heure sainte. Tout ce qui est du Sacré Cœur est sien.

C'est pourquoi aussi il ira au Cœur de Jésus par le Cœur de Marie, parce qu'il sait et il croit que Notre-Seigneur veut être atteint, découvert, et prié par l'intermédiaire de sa Mère.

Il existe donc un moyen simple et efficace de pratiquer la dévotion au Sacré Cœur, c'est d'être authentiquement, à la grande manière, un Associé de l'Apostolat de la Prière.

III

THÉOLOGIE

1. Histoire et dogme. Objet propre de la dévotion. Objet matériel. Objet spirituel.
- 2. Les Papes et la dévotion au Sacré Cœur.

1, Théologie de la dévotion au Sacré Cœur.

La théologie du Sacré Cœur ! Que ce titre n'effraie personne. Les quelques réflexions qui vont suivre ne veulent être ni un traité complet de la dévotion ni un exposé des opinions que suscite entre les docteurs l'étude approfondie des éléments qui la composent. Les termes savants ou d'école seront évités. Tout sera clair et simple.

Il s'agit de situer dans le dogme la dévotion au Sacré Cœur; d'en étudier le fond; d'en voir le bien-fondé; de rappeler les principaux actes des Souverains Pontifes l'approuvant ou la recommandant. Bref, il faut donner à la piété qui nous fait vivre la dévotion au Sacré Cœur les belles raisons divines et humaines qui l'appuient.

HISTOIRE ET DOGME.

Il est bien clair que la dévotion au Sacré Cœur est, historiquement, dépendante des révélations de Paray-le-Monial. Elles en sont la

charte pratique. Elles ont marqué le départ de son extension universelle.

Toutefois, elles n'ont pas été pour l'Eglise la raison qui l'a déterminée à donner à la dévotion son approbation. Elles n'en furent que l'occasion. Occasion miraculeusement belle et pressante. L'Eglise, du reste, dans l'appréciation des visions de sainte Marguerite-Marie, a pris toutes les précautions qui en ont établi la réalité humaine et surnaturelle. Les écrits de la voyante ont été passés au crible de la critique historique et théologique la plus serrée. Mais, cette base de fait étant bien établie, dans les motifs fonciers de l'approbation ecclésiastique, les arguments dogmatiques tiennent non seulement la première place, mais ils en sont la raison dernière.

Comment la dévotion au Sacré Cœur rejoint-elle le dogme et quels sont les points de contact ?

OBJET PROPRE DE LA DÉVOTION.

La dévotion au Sacré Cœur s'adresse au Cœur de Notre-Seigneur, tout comme s'adresse à Notre-Dame la dévotion à la Sainte Vierge.

Il faut cependant bien préciser ce qu'on veut dire par là. Longtemps, l'Eglise a existé sans qu'il fût question d'un culte envers le Cœur de

Notre-Seigneur. L'existence de l'Eglise, la vie chrétienne sont incompréhensibles, inconcevables sans Notre-Seigneur. Il y a donc entre ces deux réalités : le Cœur de Jésus et Jésus-Christ, sinon une différence de personne, une différence dans la manière de la considérer. Etablir à la fois cette identité et cette diversité, c'est avoir fixé ce qu'il y a de spécial, de nouveau dans la dévotion au Sacré Cœur, ce qu'on appelle son objet.

OBJET MATÉRIEL.

L'objet immédiat, visible, c'est le cœur de chair, celui qui a battu dans la poitrine de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; celui qui a été ému de toute l'humaine misère qu'il a guérie; celui qui a tressailli de tout l'amour dont le Christ fut aimé; celui qui a été ouvert par la lance de Longin.

Parce qu'il est charnel, tangible, visible, on l'appelle l'objet matériel.

Tout de suite, à son sujet, la question se pose : ce Cœur est-il digne d'un culte et du même culte que nous rendons à la personne de Jésus. Nous adorons l'Homme-Dieu, pouvons-nous adorer son Cœur ?

Ici, le dogme nous répond. Il nous enseigne

que la personne de l'Homme-Dieu est composée de deux natures unies entre elles par le lien le plus fort qui soit, puisque toutes les deux ne sont qu'une seule et même personne. Vrai Dieu, car il est le Verbe; vrai homme, car il est le Fils de Marie, Jésus-Christ, homme et Dieu, est une seule personne divine.

Est divin, par conséquent, en vertu de la personne de Jésus, tout ce qui est en lui et lui est personnel. Son corps. La divinité ne l'a pas abandonné même quand l'âme en fut séparée par la mort. Son Cœur, aussi, qui, dans le corps du Christ, jouait un rôle vital.

Cœur adorable, par conséquent.

Mais prenons garde. Le Cœur charnel du Christ, si je l'adore à part de ses autres membres, je ne l'isole pas, je ne le sépare pas du Christ et de sa personne. Si ce cœur n'était qu'un muscle creux dont la fonction est la propulsion du sang dans l'organisme du Christ, mais, dans ma pensée, détaché de la personne de Jésus, alors je n'aurais pas le droit de l'adorer.

Mais, dans la dévotion au Sacré Cœur, le cœur fait partie intégrante de la personne du Christ. Distinguer n'est pas séparer. J'adresse à ce Cœur un culte d'amour, de réparation, d'adoration; finalement et premièrement, ce culte va à la personne divine de Jésus-Christ.

Et c'est tout naturel. Lorsque, reçu par le Pape, je baise, après le triple prosternement, la mule du Saint-Père, vraiment ce n'est pas à une pantoufle que va mon baiser et mon respect. Il va tout droit au Vicaire du Christ. Ainsi mon culte pour le Sacré Cœur.

Et c'est tout naturel pour un autre motif. Le langage humain admet très bien qu'un homme soit désigné et caractérisé par son cœur. Couramment, on dit en parlant de quelqu'un : « C'est un cœur d'or » ; « C'est un grand cœur ». Tout le monde comprend. Cet homme qui « est » un cœur d'or ou un « grand cœur », c'est quelqu'un dont le cœur est grand et bon, si grand et si bon que toute sa personne y est enclose et qu'il se définit par là.

C'est en ce sens que, dans sa grande révélation à sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur s'est défini lui-même dans cette formule : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Il parlait alors comme nous, voulant être compris de tous. Mais il est bien clair que son Cœur, c'est lui-même.

C'est pourquoi, après lui, quand nous disons le Sacré Cœur, nous voulons dire Jésus-Christ. Non pas Jésus-Christ tout court, mais Jésus-Christ considéré à travers son Cœur.

OBJET SPIRITUEL.

Cœur charnel du Christ, ce n'est pas toute la dévotion. Ce n'en est même que le commencement et, si on peut dire, l'entrée.

Le principal de la dévotion au Sacré Cœur, c'est l'amour dont le Cœur du Christ a battu.

C'est ce qu'on appelle l'objet spirituel.

Tout le monde établit entre l'amour et le cœur un lien si intime que les deux mots peuvent signifier la même chose. Donner son cœur, c'est donner son affection et réciproquement. Et c'est un fait d'observation courante et tout à fait première et simple que tous nos sentiments retentissent violemment sur notre cœur physique. Le cœur se serre; il précipite ses battements; il fond de délices; il se dessèche suivant que nos affections sont ou satisfaites ou contrariées. C'est trop clair.

Cela pose une question à la fois biologique et psychologique. Réellement, quel est, dans l'exercice de l'amour, le rôle du cœur? En est-il l'organe ou simplement le siège ou le reflet?

Voilà une question que la théologie n'a pas à résoudre.

Voilà une question que Notre-Seigneur, dans ses révélations, a totalement négligée.

Que les savants fassent leurs expériences et bâtissent leurs hypothèses.

Pas plus que la Bible n'est un cours de géologie ni de paléontologie, les révélations de Paray ne sont un cours de biologie.

Jésus a voulu être compris de la foule. Il a parlé son langage. Quand il parle de son Cœur, tous comprennent, personne ne s'y trompe. Il s'agit de son amour. Et c'est assez pour lui. Mais de quel amour s'agit-il ? D'abord, évidemment, de tout l'amour qui jaillit pour nous du cœur de l'Homme-Dieu et, par suite, de tous les actes de sa vie, dont son amour pour nous fut le mobile secret. Je vénère donc et je reconnais, par la dévotion au Sacré Cœur, l'acte initial, par lequel, à la première seconde de son existence, au premier battement de son cœur, il accepta et voulut les abaissements de l'Incarnation que, de toute éternité, n'étant encore que le Verbe, il avait décidés. De là suit tout le reste. La dévotion au Sacré Cœur c'est la contemplation de l'amour que l'Homme-Dieu nous montre à Bethléem comme au Calvaire, sur la Croix comme au Cénacle; c'est le sentiment d'où procède le discours sur la montagne, le pardon de la Madeleine ou l'institution du Sacrement de Pénitence. La dévotion au Sacré Cœur, c'est tout l'amour déployé par Jésus dans la vocation des apôtres, dans l'établisse-

ment de l'Eglise. Je puis aller jusqu'au moindre détail de la vie du Sauveur, telle que nous la raconte l'Évangile; la dévotion au Sacré Cœur, c'est cela : la recherche, l'avidie contemplation de Jésus nous aimant dans la résurrection de la fille de Jaïre ou celle de Lazare, dans la multiplication des pains ou le miracle de Cana. Et, puisqu'il y a continuité dans la vie et dans l'œuvre de Jésus, la dévotion au Sacré Cœur c'est la recherche, la contemplation avide des grâces qui nous sont actuellement distribuées et qui jaillissent tout droit du Cœur de Jésus qui, nous les ayant méritées, nous les dispense. D'un mot, la dévotion au Sacré Cœur, c'est le culte, l'adoration de l'amour de Jésus pour nous, étudié dans sa personne et ses œuvres. Pour la contemplation, le champ est donc immense, le spectacle indéfiniment varié; point de monotonie à redouter; point de sécheresse ou d'abstraction à craindre; quoi de plus vivant, quoi de plus concret que la personne de Jésus et ses paroles et ses actes ?

Puisqu'il en est ainsi, ce serait restreindre arbitrairement la dévotion au Sacré Cœur que de l'épuiser sur une partie seulement de son objet, qui est sans autre limite que l'amour. Tout ce qui est l'amour de Jésus est sien. On ne sort pas de la dévotion au Sacré Cœur tant qu'on contemple l'amour qu'il nous manifeste

dans quelque action ou quelque parole que ce soit; on peut bien, évidemment, suivre ses préférences et s'attacher à l'amour qui nous est témoigné au Calvaire, au Jardin ou au Cénacle : c'est affaire d'attrait. Choisir n'est pas exclure. Mais donner à la dévotion au Sacré Cœur une allure ou un titre qui voudrait l'enfermer dans un mystère, serait-il celui de l'Agonie ou de l'Eucharistie, ce serait la diminuer, donc l'altérer.

Mais quel amour encore adorons-nous dans le Cœur de Jésus ? Outre l'amour dont il nous a comblés, nous y cherchons aussi celui dont il aima le Père. Homme, il était soumis à Dieu, comme nous et tenu, à son égard, par le premier précepte de la loi : tu aimeras ton Seigneur. Comme il accomplit merveilleusement ce commandement, dans les admirables oraisons de jour et de nuit, dans le silence de Nazareth ou sous les étoiles du désert, quand il livrait son âme aux extases dont l'enivrait la divinité où elle baignait ! Pécheur, ce n'est pas assez dire, péché, il avait à son égard de terribles dettes, les nôtres, dont il assumait la charge. Avec quel amour généreux et désolé il les solda, jusqu'à la dernière obole, dans l'agonie et la prière du jardin, dans l'agonie et le cri d'appel de la fin vers le Père irrité. C'est un de ses côtés inépuisables de la dévotion au Sacré

Cœur d'essayer de pénétrer la profondeur d'amour que Jésus-Christ a pour le Père ! Dans notre impuissance d'aimer Dieu comme il faut, c'est une consolation très apaisante de songer qu'il y eut au moins un *fil de l'homme* qui aima *notre Père*, comme il mérite d'être aimé. Et c'est encore la dévotion au Sacré Cœur.

Elle comprend enfin — au moins elle l'évoque — l'amour incréé, dont avant l'Incarnation, le Verbe nous a aimés. Il est vrai, le Verbe nous aimait depuis une éternité, que le Cœur de Jésus n'était pas encore formé; il est vrai aussi, l'amour incréé ne retentit pas directement dans le cœur de chair; mais ce cœur est l'œuvre du Verbe qui a fait toutes choses; c'est lui qui, par sa puissance créatrice et par l'amour éternel qu'il nous portait, alluma ce foyer nouveau de l'amour créé. Dès lors, l'un nous rappelle invinciblement l'autre, comme la créature nous fait penser au Créateur, comme la flamme nous ramène au foyer.

Et tel est l'amour que nous adorons, sous l'adorable vocable du Cœur de Jésus. Cette dévotion est donc, dans toute la force du terme, la religion ramenée à l'amour; elle est la conception d'un Dieu charité. C'est en ce sens, sans doute, que le cardinal Pie disait d'elle

qu'elle est la quintessence du christianisme. Du moins apparaît-il clairement que, si sa forme est moderne, son fond est identique au christianisme même. C'est une théologie écrite par Dieu même et pour le peuple.

Tout l'amour dont le Cœur de Jésus-Christ a battu, voilà donc l'objet propre, l'objet spirituel de la dévotion au Sacré Cœur.

Une remarque ici s'impose. La dévotion au Sacré Cœur dont nous parlons ici n'est pas une construction abstraite, une sorte de déduction théologique du dogme de l'Incarnation. Il n'est rien en elle qui ne soit dans le dogme. Pourtant, elle s'en distingue et elle a son histoire propre. Or, historiquement, l'amour dont le culte est consacré par la dévotion au Sacré Cœur est un amour douloureux parce qu'il est un amour méconnu. Il suffit, pour en être certain, de lire, dans les écrits de sainte Marguerite-Marie, soit son autobiographie, soit ses lettres ou le récit de ses révélations et le commentaire qu'elle en fait. A l'évidence, le caractère le plus accusé de la dévotion est la demande faite par le Cœur de Notre-Seigneur d'un amour réparateur et compatissant.

Que cette affirmation suffise ici. Elle est prouvée et développée plus loin dans le chapitre où il est traité de la pratique de la dévotion. On verra que les actes réparateurs y do-

minent : fête du Sacré Cœur réparatrice; communion réparatrice; heure sainte; âmes victimes.

Qui voudrait saisir sur le vif ce caractère n'aurait qu'à étudier la vie de sainte Marguerite-Marie. Assurément, elle est le type parfait de la dévotion au Sacré Cœur. Or, sa vie fut une vie de victime vouée à la réparation.

2. Les Papes et la dévotion au Sacré Cœur.

L'Eglise parle par ses docteurs. Elle enseigne par ses maîtres. Maîtres et docteurs sont dominés par la pensée et la voix des Papes. Eux seuls ont le privilège personnel de l'infaillibilité, eux seuls ont grâce d'état pour gouverner et conseiller la vie de l'Eglise et la piété des fidèles. Qu'ont-ils pensé et dit de la dévotion au Sacré Cœur ?

Contentons-nous de deux citations et toutes deux proches de nous : deux encycliques. L'une de Léon XIII, l'autre de Pie XI.

Le 25 mai 1899, Léon XIII publiait l'Encyclique *Annum sacrum*. Son but était d'annoncer à tout l'univers son intention de consacrer, à l'occasion de l'année sainte, le genre humain tout entier au Sacré Cœur. Le Pape établissait

les raisons de cet acte et le droit de souveraineté de Notre-Seigneur sur les âmes, sur toutes les âmes. Mais pourquoi faire cette consécration à son Cœur ? Léon XIII s'en expliquait ainsi :

« Puisque le Sacré Cœur est le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ, qui nous pousse elle-même à l'aimer en retour, il est tout naturel de se consacrer à ce Cœur très saint. Agir ainsi, n'est pas autre chose que de se donner et se lier à Jésus-Christ car tout honneur, tout hommage, toute marque de dévotion offerte au divin Cœur se rapporte vraiment et proprement au Christ lui-même. »

Et le Pape concluait son Encyclique par une vision de prospérité et de paix promise au monde le jour où il reviendrait au Cœur du Christ.

« Nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » (*Act.*, IV, 12). C'est donc à Lui qu'il nous faut recourir, à Lui, qui est « la voie, la vérité et la vie. » On s'est égaré : qu'on revienne dans le droit chemin. Les ténèbres ont envahi les âmes; qu'on les dissipe par la lumière de la vérité. La mort a triomphé : qu'on fasse effort pour reconquérir la vie. C'est à ce prix que pourront être guéries tant de blessures, que le droit pourra se promettre de re-

couvrer son autorité antique, que reparaîtront les splendeurs de la paix et que tomberont des mains les glaives dont elles sont armées; mais cela ne saurait se produire que, si tous les hommes, acceptant l'empire du Christ, s'y soumettent avec joie, « toute langue confesse que « Jésus-Christ est Seigneur dans la gloire de Dieu le Père. » (*Philip.*, II, 11).

« A l'époque plus rapprochée de ses origines, où l'Eglise subissait le joug des Césars, la croix apparue dans le ciel, à un jeune empereur, fut le signe et le principe d'une victoire complète. Voici que, de nos jours, se présente à nos regards un autre présage favorable et tout divin : c'est le Cœur très sacré de Jésus, surmonté d'une croix brillant au milieu des flammes. En lui se doivent placer toutes nos espérances. C'est à lui qu'il faut demander et de lui qu'il faut attendre le salut de l'humanité. »

Voilà donc ce que, dans l'enseignement le plus haut et le plus officiel de l'Eglise, un Pape attend pour le monde de sa consécration réelle au Sacré Cœur. Voilà l'estime où il tient cette dévotion : elle est le *labarum* des temps modernes.

Même pensée dans la lettre que le Pape Benoît XV adressait au cardinal Amette, archevêque de Paris, à l'occasion de la consécration de la basilique de Montmartre.

« En vérité, de même que, selon l'enseignement de l'Apôtre, nous savons que l'Incarnation du Verbe de Dieu eut lieu pour sauver le monde lorsque fut venue la plénitude des temps, de même Nous sommes persuadé que le Sacré Cœur de Jésus a été divinement proposé au monde pour être l'objet d'un culte spécial à l'heure opportune, c'est-à-dire lorsque la charité d'un grand nombre se refroidissant ne semblait pouvoir être réchauffée que par ce brasier du divin amour. Ainsi, le Seigneur a montré que, comme il l'avait promis, il est et sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles, brûlant toujours de la même charité dont il était embrasé quand il s'est fait homme, a souffert et est mort pour nous. »

Deux Papes, l'un après l'autre, affirment une même idée : le dogme de l'Incarnation par la volonté de Notre-Seigneur trouve son expression dans la dévotion au Sacré Cœur. C'est ainsi que le dogme immuable s'adapte aux besoins des âmes et du monde.

Même enseignement dans l'Encyclique *Miserentissimus*, publiée par le Pape Pie XI, le 8 mai 1929, sur l'universel devoir de réparation envers le Sacré Cœur de Jésus.

Rappelant l'Encyclique de Léon XIII sur le Sacré Cœur, il dit, après avoir cité la conclu-

sion sur le Sacré Cœur, espoir et salut du monde :

« Et c'est à juste titre, Vénérables Frères, car cet heureux symbole et la forme de dévotion qui en découle ne résumant-ils pas l'ensemble de la religion et ne renferment-ils pas la règle de la vie la plus parfaite ?

« Par là, les âmes sont amenées plus rapidement à une connaissance approfondie du Christ Seigneur : elles sont excitées plus efficacement à l'aimer avec plus d'ardeur et à l'imiter de plus près. Il n'est donc pas étonnant qu'une forme de religion si excellente ait constamment attiré l'attention de Nos prédécesseurs. La vengeance des attaques de ses calomniateurs, la couvrant de louanges, ils ont mis à la promouvoir l'ardeur de zèle que comportaient les temps et les circonstances. »

Mais le but de Pie XI n'est pas d'exalter la dévotion au Sacré Cœur pour elle-même; il veut en recommander une pratique : la consécration; en souligner un caractère essentiel : la réparation.

A remarquer le rattachement de la dévotion au Sacré Cœur fait par Pie XI à la fête du Christ-Roi. Lui-même, il rappelle la consécration du genre humain faite par Léon XIII au Sacré Cœur. Il ordonne que tous les ans, en la

fête du Christ-Roi, cette consécration soit renouvelée dans l'Eglise entière.

« Afin que les fruits en soient recueillis avec plus de certitude et d'abondance et afin que, dans le Cœur du Roi des rois et du Seigneur des Seigneurs, tous les peuples s'unissent entre eux par les liens de la charité chrétienne et d'un accord pacifique. »

Le Christ, Roi par son Cœur !

Ensuite, le Saint-Père parle de la réparation. Ce n'est pas le lieu ici de résumer l'enseignement pontifical. Mais ce qu'il y a de remarquable dans l'exposé fait par l'Encyclique, c'est le mélange de la doctrine théologique avec les demandes exprimées par Notre-Seigneur dans ses révélations à sainte Marguerite-Marie. C'est sur un point essentiel et faite par le Pape lui-même, officiellement et dans une Encyclique, la théologie de la dévotion au Sacré Cœur.

« C'est surtout l'esprit d'expiation ou de réparation qui a toujours occupé la première et la principale place dans le culte à rendre au Cœur Sacré de Jésus, et rien ne convient mieux à l'origine, à la nature, à la vertu et aux pratiques qui lui sont propres. Ainsi l'attestent l'histoire, l'usage, la sainte liturgie et les actes des Souverains Pontifes.

« Quand le Christ se fit voir à Marguerite-Marie, il lui déclara l'infinité de son amour et,

en même temps, sur un ton attristé, il se plaignit de tant d'injures que lui infligeait l'ingratitude des hommes, s'exprimant par ces paroles, qu'il plaise à Dieu de graver dans l'âme des chrétiens pieux sans que rien puisse jamais les en effacer. Voici ce Cœur, a-t-il dit, qui a tant aimé les hommes et les a comblés de tant de bienfaits, et qui, pour son amour infini, non seulement ne reçoit pas de reconnaissance, mais, au contraire, subit l'oubli, la négligence, les injures, et cela, parfois, de la part même de ceux qui sont tenus envers lui par un devoir d'amour particulier. »

« Pour expier ces fautes, il recommanda, entre autres, comme lui étant particulièrement agréables, les pratiques suivantes : participer dans cet esprit d'expiation, au sacrement de l'autel par ce qu'on appelle la « communion réparatrice » et s'appliquer à des supplications ou à des prières pareillement expiatrices pendant la durée d'une heure, qui s'appelle très justement « l'heure sainte »; tout autant d'exercices de piété que l'Eglise a non seulement approuvés mais enrichis d'abondantes indulgences. »

Et voici sa conclusion qui rejoint celle de Léon XIII :

« C'est notre désir principal et notre plus

vive espérance que la justice de Dieu, qui eût, dans sa miséricorde, épargné Sodome pour dix justes, épargnera à plus forte raison le genre humain tout entier, devant les supplications et les réparations offertes par toute la communauté chrétienne, en tout lieu et de toute race, en union avec le Christ, son médiateur et son chef. »

L'Immaculée Conception est un dogme de foi. La nier serait être hérétique.

Les apparitions de Notre-Dame à Bernadette ne sont, en aucune manière, article de foi. Elles sont faites par Notre-Dame en confirmation du dogme de l'Immaculée Conception. Nier les apparitions, ignorer Lourdes serait suffisance et dédain de l'Eglise qui approuve Lourdes, canonise Bernadette et établit pour tout l'univers la fête du 11 février, anniversaire de la première apparition à la grotte.

L'Incarnation est un dogme de foi et aussi l'amour du Verbe Incarné.

Les apparitions de Paray-le-Monial faites par Notre-Seigneur sont une confirmation, et, pour la manière, un renouvellement du dogme de l'Incarnation.

L'Eglise a approuvé les révélations; elle fait siennes leur doctrine de la dévotion au Sacré Cœur avec ses pratiques.

Elle a, en plusieurs encycliques, hautement recommandé et loué la dévotion au Sacré Cœur. De Léon XIII à Pie XI, les documents pontificaux se font plus approbateurs et plus pressants.

Que faudrait-il penser d'un catholique qui demeurerait, devant la dévotion au Sacré Cœur, froid, hésitant ou peut-être dédaigneux ?

IV

PRATIQUE

1. La fête du Sacré Cœur. — 2. L'Heure Sainte. — 3. La Communion réparatrice. Le premier vendredi du mois. La grande promesse. — 4. L'image. — 5. Les consécrations.

La mystique de la dévotion au Sacré Cœur nous dit assez clairement ce que devra être sa pratique. Mais, parce que Notre-Seigneur lui-même, dans ses révélations à Paray-le-Monial, a pris la peine de préciser quelques actes auxquels il a attaché de grandes faveurs, il faut brièvement dire un mot de chacun.

Mais, avant de les exposer, qu'il soit bien entendu qu'aucune de ces pratiques, si belle qu'elle soit, n'épuise la dévotion et ne se confond avec elle. Il faut ici nous garder de tout formalisme. On n'a pas la dévotion au Sacré Cœur parce qu'on a fait une ou des communions réparatrices; une ou des heures saintes; parce qu'on a célébré sa fête ou qu'on lui a consacré son foyer. Tous ces actes sont passagers. Ils peuvent être accomplis sans assez de ferveur.

Or, ce que demande la vraie dévotion au Sacré Cœur, c'est un amour généreux et total, répondant à l'amour même de Notre-Seigneur pour nous. Un amour qui dure. Un amour qui agit toujours. Un amour qui ne recule pas devant la peine. Quelque chose comme l'amour maternel qui ne se contente pas d'un ou plu-

sieurs actes pour nourrir ou habiller un enfant, mais qui, de nuit et de jour, lui appartient.

Ne disons donc pas : j'ai fait mes neuf communions, neuf premiers vendredis du mois de suite; je communie tous les premiers vendredis du mois; je célèbre la fête du Sacré Cœur, donc je suis quitte envers lui. C'est bien de faire cela. Ce serait mal de croire que cela suffit, que cela est tout. Il reste toute la vie à donner.

Ceci dit, nous pouvons, sans risquer de tomber dans un conformisme desséchant, parler des pratiques de la dévotion au Sacré Cœur, telles que lui-même les a précisées.

1. La fête du Sacré Cœur.

« Je te demande, disait Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie que le premier vendredi dans l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là et en lui faisant amende honorable, pour réparer les ingratitude qu'il a reçues pendant le temps qu'il était exposé sur les autels. » (Gauthey, op. cit. t. II, p. 102).

Il y a bien des choses dans cette demande de Notre-Seigneur.

D'abord, une fête universelle et qui serait célébrée partout. C'est une entreprise laborieuse de l'obtenir. Les fêtes liturgiques sont dépendantes naturellement de l'autorité ecclésiastique. Les évêques, dans leurs diocèses, pouvaient jadis autoriser un culte comprenant un office et une messe. Avant les révélations de Paray, saint Jean Eudes avait composé office et messe en l'honneur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et obtenu que leur fête publique soit célébrée dans bien des diocèses. Mais pour qu'une fête soit célébrée dans l'Eglise universelle, il faut l'assentiment et l'ordre du Souverain Pontife lui-même. Or, ce n'est jamais que très lentement que les Congrégations romaines prennent en considération des demandes de ce genre et surtout consentent à des modifications de ce qui est, moins encore à des innovations. La fête du Sacré Cœur, demandée par Notre-Seigneur en 1675 finira par devenir fête de l'Eglise universelle seulement 181 ans après, sous Pie IX, en 1856. C'est, il y a quelques années à peine, sous Pie XI, qu'elle aura un nouvel office et une messe et un degré liturgique très élevé. Voilà ce que Notre-Seigneur demandait à une pauvre cloîtrée d'obtenir.

Le sens de cette fête était ainsi précisé par Lui : « honorer son Cœur ». Cela veut

dire deux choses : honorer son Cœur de chair d'abord et, à travers lui, son amour. Les deux éléments sont indivisibles : le signe et la chose signifiée, le symbole et la réalité. L'objet total de la dévotion : Cœur sensible et amour, est aussi l'objet de la fête demandée par Notre-Seigneur.

Et ceci était bien nouveau. Tous les mystères de la vie de Jésus sont l'objet d'une fête : Annonciation, Nativité, Mort, Résurrection. Il y avait des fêtes pour honorer les instruments de la Passion ou ses Cinq Plaies. Il n'y avait pas de fête pour célébrer l'amour de l'Homme-Dieu pour nous. C'est cela qu'il demande. C'est cela l'objet propre de la fête du Sacré Cœur.

Il en précise le jour : le vendredi qui suit immédiatement l'octave du Saint-Sacrement. Par là, il joint les deux solennités : celle de l'Eucharistie et celle de son Cœur. Il prolonge d'un jour l'octave de la fête du Saint-Sacrement. Et, très clairement, cela veut dire qu'il veut nous faire comprendre que l'Eucharistie est le don préféré de son Cœur; mais aussi qu'elle est l'occasion pour ce Cœur de beaucoup de tristesse par les péchés contre l'Hostie ou les indifférences dont elle est l'objet.

Le jour de la fête est précisé et aussi la manière de la célébrer. Il demande une com-

munion. Bien sûr, il demande aussi — c'est implicite dans le terme même de fête liturgique — office et messe. Mais à tous ses fidèles, il demande de communier. Nouveau lien avec l'Eucharistie.

Le sens de la communion est bien indiqué par lui. Elle sera une communion réparatrice. Il parle « d'amende honorable ». Evidemment, Notre-Seigneur veut, par la communion, ce qui est sa raison d'être : union avec lui resserrée et plus forte par la grâce accrue. Mais, s'il suggère, comme caractéristique de la journée, la réparation, il est clair qu'il souhaite que cette idée pénètre et colore la communion elle-même.

Très nettement, l'ensemble de la fête sera la fête de l'Amour, mais de l'amour méconnu et douloureux qui demande expiation et réparation. Et, de nouveau, l'objet de la réparation est précisé : « les ingratitudees reçues pendant le temps qu'il était exposé sur les autels. »

Le désir du Cœur de Jésus a été magnifiquement comblé. Dans tout l'univers catholique, sa fête est célébrée avec un élan et une ferveur qui veut être de l'amour et de l'amour réparateur. L'hommage qu'il souhaitait lui est rendu. Sa fête a même un caractère marqué de popularité qui satisfait son souhait d'attirer les hommes à son amour par son Cœur.

2. L'Heure Sainte.

« *Toutes les nuits, du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai sentie au Jardin des Olives. Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père, tu te lèveras entre onze heures et minuit; tu te prosterneras une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres, qui n'avaient pu veiller une heure avec moi.* » (Gauthey, *Vie et Œuvres*, tome I, troisième édition, p. 126).

Le but et la nature de l'Heure Sainte sont ici très clairement expliqués par Notre-Seigneur.

« *Toutes les nuits du jeudi au vendredi* ». L'heure est marquée. La nuit entre « onze heures et minuit ». Pourquoi ? D'abord parce que cette heure coïncide avec le temps où Jésus pria lui-même dans la nuit d'agonie au jardin. Ensuite, parce qu'il veut demander un sacrifice, qui est ici une heure prise sur le sommeil. Enfin, parce que la nuit est une heure idéale pour prier. Le silence extérieur où

l'on baigne appelle le silence intérieur où Dieu nous parle. Jésus passait souvent des nuits en prière. Dans les monastères, moines et moniales se lèvent pour chanter l'office de nuit. Heure sainte, prière nocturne.

Pourtant, l'Eglise elle-même a apporté des adoucissements à cette exigence de Notre-Seigneur. Tous ne peuvent lui complaire à la lettre. Elle accorde les mêmes indulgences à l'Heure Sainte, même de jour, si les autres conditions demandées sont remplies.

« *Je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai sentie au Jardin.* » La grâce propre de l'Heure Sainte est de communier à l'agonie de Jésus à Gethsemani. La méditation de ce mystère y aidera. Il est très riche. Mais notre effort, nous en sommes sûrs, est soutenu par une grâce spéciale promise ici par Notre-Seigneur. C'est une application du beau dogme de notre identification mystique avec lui. Penser, sentir, vouloir avec lui et comme lui. C'est aussi une manière de rencontrer sa propre pensée. A Gethsémani, il a pensé à nous et souffert à cause de nous et pour nous. Le dégoût, la honte, la tristesse qu'il a ressentis de se sentir chargé des péchés du monde est, pour une part, notre fait. Aujourd'hui, nous voulons n'ayant pu le faire alors, ressentir avec lui, de nos péchés et des péchés du monde, la tristesse, la peur, le dégoût.

« *Tu te prosterneras la face contre terre.* » C'est à la lettre ce qui se passe pour lui. Il fut terrassé par la peur, la tristesse et le dégoût. Il rampait sur le sol que trempait une sueur de sang. A la lettre, il demande à Marguerite-Marie de l'imiter. Aux âmes généreuses, dans le secret de leur heure sainte, de le faire, si elles en sentent l'inspiration et le courage. Ce ne peut être pourtant une attitude exigée de tous. Dans l'heure sainte faite en commun, elle est pratiquement impossible.

« *Pour apaiser la colère divine* ». Les évangélistes nous disent que Jésus avait peur dans son agonie. Cela s'entend bien. Il était le péché du monde. Or, Dieu ne hait qu'une chose, le péché. Nul ne le savait mieux que lui, Dieu, qui partageait cette haine. Comme Homme-Dieu, il était en proie à cette colère sacrée. Il tremblait de peur.

Pour nous, le sens de l'Heure Sainte sera d'apaiser par notre prière de pénitence l'actuelle colère sur les péchés actuels, les nôtres et ceux du monde. A la manière de Jésus qui, du reste, les a vus et portés alors. L'Heure Sainte par là est essentiellement réelle, actuelle et, du coup, plus émouvante.

« *En demandant miséricorde pour les pécheurs* ». Comme Jésus à Gethsémani détournait sur lui la colère divine et, par là, en pré-

servait les pécheurs et méritait leur pardon, nous aussi, nous obtiendrons pour nous et pour les autres la pitié divine.

« *Et pour adoucir, en quelque façon, l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres* ». Ce trait ajouté par Notre-Seigneur aux raisons qu'il nous donne de faire l'Heure Sainte est très expressif. Il est trop tard aujourd'hui pour « adoucir une amertume » ressentie il y a deux mille ans et qui, du reste, a fait place à la béatitude. Mais Jésus nous fait cet honneur de croire que si nous avions été à la place des apôtres, nous n'aurions pas fait comme eux et que nous l'aurions soutenu de notre tendresse. Surtout, il veut dire que ce que nous ferons aujourd'hui pour le consoler, déjà, il y a deux mille ans, il l'avait vu et senti. Nous avons été un de ses anges consolateurs. Pensée très riche pour nous en joie et générosité.

3. La Communion réparatrice.

Le premier vendredi du mois.

La grande promesse.

« *Premièrement, tu me recevras dans le Saint Sacrement, autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelques mortifications ou*

humiliations qui doivent t'arriver... Tu communieras de plus tous les premiers vendredis du mois. » (Gauthey, op. cit. t. II, p. 72).

Tu communieras. Le désir de Jésus est clair. Il entraîne Marguerite-Marie à communier. Il lui indique comme acte réparateur très agréable à son Cœur la communion, la communion réparatrice.

Pourquoi la communion ? Parce que notre réparation, si elle demeure seule et rien que nôtre est peu de chose. La grande, la surabondante réparation est celle dont Jésus lui-même a payé la dette du péché. C'est là qu'il faut aller puiser pour enrichir la nôtre. Dans la mesure où nous les unissons aux mérites réparateurs de sa vie et de sa passion, nos actes prennent de la valeur. Or, l'acte d'union le plus intime avec lui est la communion. Tourner à la réparation la communion que nous faisons, c'est fondre aussi intimement que possible notre réparation avec la sienne. C'est lui donner le maximum de prix. Notre indigence devient, grâce à lui, notre richesse.

« *Autant que l'obéissance te le voudra permettre* ». Nous sommes loin des temps de Marguerite-Marie, où, même dans les communautés ferventes, les communions étaient parcimonieusement mesurées. Demander une communion en dehors de la règle ou de

l'usage, c'était s'exposer à des « humiliations » et « mortifications » que Notre-Seigneur lui demande d'affronter. Aujourd'hui, tous les obstacles sont levés entre les fidèles et le tabernacle. Nous pouvons communier tous les jours. L'Eglise nous y invite. C'est à nous de décider.

« *Tu communieras, de plus, tous les premiers vendredis du mois* ». Notre-Seigneur a une préférence marquée pour le vendredi. Cela s'entend. C'est le Vendredi-Saint qui explique et commande ce choix. Et tous les fidèles pieux ont, à cause de ce souvenir, consacré spécialement ce jour-là à la méditation de la Passion. Jésus ne se contente pas de choisir un vendredi pour la célébration de sa fête, il souhaite que cette fête recommence tous les mois et il la fixe au premier vendredi.

C'est en faveur du premier vendredi du mois qu'il a fait ce que l'on appelle « la grande promesse ».

« *Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois tout de suite, la grâce de la pénitence; ils ne mourront pas en sa disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements, mon Cœur se rendant leur asile assuré en ce moment.* » (Gauthey, op. t. II, p. 397-398).

Cette promesse est si grande par son objet : la persévérance finale et la certitude du salut, qu'elle demande d'être bien comprise, dans le sens même de Notre-Seigneur, qui est celui de l'Eglise.

Or, l'Eglise nous enseigne que nul ne peut être sûr de *science absolue* — sauf le cas d'une révélation authentique — qu'il mourra dans la grâce de Dieu. Le mot de saint Paul est à prendre au pied de la lettre : « Faites votre salut avec crainte et tremblement ». Si saints que nous soyons, nous ne sommes jamais garantis — de science certaine — contre un revirement toujours possible — absolument parlant — à notre faiblesse.

Seuls, sont absolument assurés de leur salut ceux que l'Eglise appelle « confirmés en grâce ». Et ceux-là ne le savent que par expresse révélation divine.

La promesse de Notre-Seigneur ne contredit en rien ces vérités. La certitude qu'elle nous apporte n'est donc pas absolue. Mais, hors cela, elle est aussi grande que possible.

Elle est basée sur la promesse de Notre-Seigneur, lequel est de parole. Basée aussi sur l'effet normal de la communion, dont Jésus a fait le pain de vie et dont il a dit : celui qui mange ma chair vivra éternellement.

Communier le premier vendredi du mois,

neuf fois de suite, c'est, Notre-Seigneur l'espère ou le veut, avoir pris le goût de la communion plus fréquente; par cette communion répétée, c'est aussi avoir contracté la volonté d'une vie chrétienne; par conséquent, celui qui, sérieusement, a répondu à l'invite divine est sûr de la réalisation de la promesse qui l'accompagne.

Il est clair que celui-là n'aurait point de part à cette promesse qui s'appuierait sur elle pour en abuser. Communier, ainsi que le demande Notre-Seigneur, neuf premiers vendredis du mois à la suite, avec l'intention claire ou obscure, ceci une fois accompli, de s'en donner à plaisir et d'en prendre à son aise avec la loi du Bon Dieu, ce serait accomplir déloyalement une promesse loyalement faite par Notre-Seigneur et, de plus, communier dans de mauvaises dispositions. Agir ainsi, ce serait, au lieu d'assurer son salut, le compromettre.

Autre chose serait si la promesse étant loyalement accomplie, il arrivait à celui qui a voulu sérieusement en bénéficier, de tomber lourdement et longuement par fragilité. Alors la miséricorde divine saurait bien, à l'heure voulue, le ressaisir et le sauver.

La promesse ne parle pas de viatique ou d'extrême-onction. Elle dit de ceux qui en auront accompli les conditions : « *Ils ne mour-*

ront pas sans leurs sacrements ». C'est-à-dire très clairement : les sacrements dont ils auraient strictement besoin. Il se pourra donc que quelqu'un ayant communié ses neuf premiers vendredis du mois meure subitement. La promesse est tenue. C'est qu'il était en état de grâce et prêt à paraître devant Dieu. Le jeu divin de la grâce nous est caché, mais nous, nous sommes certains qu'il agit, parce que Notre-Seigneur ne peut pas nous tromper.

4. L'image.

Notre-Seigneur disait à sainte Marguerite-Marie qu'il prenait plaisir à être honoré « sous la figure d'un cœur de chair ». Il promettait sa bénédiction aux lieux « où cette image serait exposée et honorée. » (Gauthey, op. cit. t. I, p. 244).

La sainte elle-même voulut peindre une image de ce Cœur divin et, maîtresse des novices, l'exposa à la vénération de ses jeunes sœurs.

Depuis lors, c'est par millions que l'image du Sacré Cœur a été répandue dans les foyers, les écoles, les ateliers, les usines.

En des pays catholiques, comme l'Espagne,

on ne compte pas les villes qui ont érigé sur quelque'une de leurs places une statue du Sacré Cœur.

C'est donc encore une autre pratique de la dévotion au Sacré Cœur d'en diffuser l'image.

Ici encore Notre-Seigneur s'accommode à nos ordinaires façons d'agir. L'image a une puissance très grande sur la pensée et le cœur. Ce n'est pas au siècle du cinéma qu'il faut insister beaucoup sur cette vérité évidente. L'idée entre par les yeux dans l'esprit et y demeure. Il n'est pas de propagande qui n'use pour réussir de l'image répandue partout jusqu'à l'obsession : écran, journaux, affiches, cartes postales, chromos bon marché, etc.

Notre-Seigneur ne dédaigne pas cette façon d'être connu et aimé. Mais il est bien clair qu'il y faudra apporter une discrétion que la publicité profane ignore. Surtout, selon l'expression même de Marguerite-Marie, il faudra que l'image soit « honorée ».

Eviter en ceci deux écueils : ou la superstition qui attacherait à l'image seule une puissance qu'elle ne peut avoir ; ou l'abstention orgueilleuse qui, par dédain pour des moyens qu'elle juge inférieurs, refuserait de s'adapter aux besoins de l'homme.

5. Les consécérations.

L'Encyclique *Miserentissimus* signale en tête des pratiques de la dévotion au Sacré Cœur la *consécration*.

Bien comprise, elle est la manière la plus radicale de vivre la dévotion au Sacré Cœur. La consécration, au sens fort, c'est la tradition entière d'une personne ou d'un objet. Une église, un calice consacrés sont exclusivement réservés, sous peine de profanation, au culte divin. Un prêtre, un religieux, une religieuse, par l'ordination ou les vœux, sont, comme l'église, voués au service de Dieu seul. La désappropriation est totale.

Si, du service on passe à la vie intérieure, une personne consacrée donnera au Sacré Cœur son temps, son intelligence, sa peine et son travail professionnel, mais aussi livrera à la grâce son âme, sa volonté entière : la consécration vécue de cette façon équivaut à la sainteté.

Dès lors, si la dévotion au Sacré Cœur est l'échange de deux amours : le Cœur de Jésus sollicitant le nôtre, la consécration réelle sera la forme la plus parfaite de la dévotion.

C'est ainsi que la vécurent Marguerite-

Marie, quelques-unes de ses compagnes et le Bienheureux Père de la Colombière.

Rien qu'un trait, mais bien significatif, de ce que Marguerite-Marie entendait et réalisait par la consécration.

Le 3 novembre 1684, elle écrivait à la Mère de Soudeilles :

« Mais pour en revenir à votre Charité, je vous dirai simplement comme à une vraie amie dans l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que lorsque je le prie pour vous cette pensée me vient, que, si vous désirez vivre toute pour lui, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant jamais rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours; lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mauvais comme dans les bons succès de nos entreprises, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien; car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offrirez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la communion, que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir; et tout cela en la manière qu'il vous

l'inspirera. Après quoi, vous ne vous regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'admirable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, y ayant recours en toutes vos nécessités, et y établissant votre demeure, autant que vous le pourrez, et il réparera ce qu'il pourra y avoir d'imparfait dans vos actions et sanctifiera les bonnes, si vous vous unissez en tout à ses desseins, qui sont grands sur vous, pour se procurer beaucoup de gloire par vous si vous le laissez faire. » (Gauthey, *op. cit.*, t. II, pp. 279-80).

Ceci est la consécration idéale.

Sans lui donner cette élévation dans la conception, ni cette profondeur totale dans la réalisation, chacun peut, selon ses lumières et les appels intérieurs de la grâce, se consacrer au Sacré Cœur.

La consécration sera toujours un acte de donation et, en retour, de la part de Notre-Seigneur, une promesse, une assurance, un droit de spéciale protection.

Consécration personnelle;
 Consécration familiale;
 Consécration d'entreprises;
 Consécration de paroisses;
 Consécration de diocèses;
 Consécration de villes;
 Consécration de pays;

Toutes ces formes sont dans le sens de la dévotion. Toutes sont en usage.

Il appartenait à un Souverain Pontife, pasteur universel, de consacrer au Sacré Cœur le genre humain tout entier.

Déjà, en 1875, à l'initiative du Père Ramière, Pie IX avait approuvé et recommandé à tous les évêques de la chrétienté une consécration qui offrait au Sacré Cœur l'Eglise entière.

Le 25 mai 1899, à l'entrée du XX^m siècle, Léon XIII consacrait au Sacré Cœur toute « la communauté humaine », non seulement, les catholiques et les baptisés, mais tous les hommes, quelle que fût leur religion ou leur irréligion. Il demandait que cet acte voulu et rédigé par lui fût repris par tous les évêques de la chrétienté le 9 juin suivant, fête du Sacré Cœur. C'était, disait-il, « le plus grand acte de son pontificat ».

Depuis lors, le Pape Pie XI a institué la fête du Christ-Roi, en souvenir du jubilé universel de 1925. Or, il a ordonné que, ce jour-là, fût renouvelée, dans toutes les églises, la consécration du genre humain au Sacré Cœur.

En vérité, l'énumération qui précède, des pratiques de la dévotion au Sacré Cœur, outre qu'elle est incomplète, n'épuise pas la dévotion elle-même.

Comme un feu intérieur, elle travaille les âmes. De nouvelles initiatives en jailliront

quelque jour. Surtout, dans l'intime des cœurs, elle sera génératrice d'une sainteté toujours plus généreuse.

Et n'oublions pas que « les pratiques » ne sont qu'une manifestation passagère de la dévotion, laquelle est permanente au dedans. « Lorsque je vous ai parlé, écrivait sainte Marguerite-Marie, j'entendais plutôt une dévotion d'une parfaite conformité à ses saintes vertus que non pas de prières. »

V

APPENDICE

1. **Le Cœur Immaculé de Marie.**
2. **Le Sacré Cœur et la France.**

1. Le Cœur Immaculé de Marie.

Parler du Cœur de Jésus sans parler du Cœur de Marie serait aller contre le code de la route du salut édicté par Dieu même : A Jésus par Marie !

Aujourd'hui, par un instinct très sûr, la piété catholique n'invoque jamais le « Cœur Sacré de Jésus » sans y joindre le « Cœur Immaculé de Marie ».

Disons un mot de cette dévotion inséparable de l'autre.

Théologiquement et rationnellement, elles s'établissent par des arguments frères.

L'objet de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie est double comme l'autre.

Comme pour l'autre, l'objet matériel est le Cœur de chair de Notre-Dame. L'objet spirituel, l'amour pour Dieu et pour nous dont ce Cœur a brûlé.

Le cœur, ici aussi, est pris comme symbole.

Entendu d'une façon plus large, l'objet spirituel est toute la vie intérieure de Marie, tous ses sentiments et toutes ses vertus, tous les

mots et tous les actes que nous connaissons d'elle et qui sont partis de son Cœur.

Comme pour la dévotion au Sacré Cœur, la base théologique de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie est le dogme de l'Incarnation et celui de la Rédemption.

Librement, Marie a accepté d'être la mère du Verbe incarné. A cause de cela, elle a reçu la grâce unique de l'Immaculée Conception et elle a été entraînée par son divin Fils dans le mystère de la Rédemption, du *fiat* de l'Incarnation jusqu'à la transfixion au pied de la Croix. A sa place de créature, extrêmement éloignée par nature de Dieu, qui est son fils, elle est, par divine volonté, comme lui-même par rapport à son Père, médiatrice entre lui et nous. A sa prière et par ses mains, nous vient toute grâce dont la source première est au Cœur de Jésus.

Or, Marie possède toutes les qualités naturelles et surnaturelles exigées par cette mission. Toutes les délicatesses maternelles, toutes les vertus qui peuvent exister dans un cœur de femme : amour pur et fort, dévouement, finesse, intuition.

Tout cela, sans ombre aucune. Car, par privilège unique, elle est l'Immaculée. En elle, Dieu a repris et, cette fois, conduit à terme, le plan premier que le péché avait brisé en Eve

et Adam. C'est le règne absolu de Dieu dans une âme qui le possède en plénitude, qui est docile à ses moindres impulsions, que jamais n'a troublée le souffle le plus léger du mal.

Tout ce monde de dons et de vertus, tout l'amour de Dieu de nos âmes qui en a jailli, c'est cela que nous vénérons dans le Cœur de Marie. C'est cela qui justifie le culte rendu à son Cœur, qui va, comme pour le Cœur de Jésus, à la personne même.

Il y a cependant entre les deux cultes la même différence essentielle qui sépare les personnes.

Jésus est Dieu. Nous adorons son Cœur et l'amour dont il est le symbole.

Marie est l'humble créature, la « servante », comme elle disait, du Verbe créateur. Nous aimons ardemment son Cœur et nous le vénérons du culte le plus fervent, le plus admiratif, mais sachant bien qu'il ne peut être une adoration au sens vrai et fort du mot.

L'amour que nous avons pour Jésus et pour Marie garde cette nuance et cette mesure. Mais, tout justement, c'est souvent par l'amour de Marie, plus accessible et maternel, que s'allume en nous l'amour de Jésus.

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie a,

comme l'autre, son histoire dissemblable et pareille.

C'est au XVII^me siècle que saint Jean Eudes se fit le docteur et l'apôtre de la dévotion au Cœur de Marie. Il ne la séparait pas de celle du Cœur de Jésus. Pour lui, les deux Cœurs n'en faisaient qu'un. Il fit célébrer, à Caen d'abord, puis en de nombreux diocèses de France, la fête solennelle du très saint Cœur de Marie pour laquelle il avait composé un office et une messe. Ce fut certainement par une impulsion du Saint-Esprit que le grand missionnaire entreprit cet apostolat. Cependant, il n'y eut rien, à l'origine, qui ressemblât aux révélations de Paray-le-Monial.

Puis, il y eut M. l'abbé Desgenettes et Notre-Dame des Victoires. L'histoire est connue. Ce pauvre curé d'une paroisse morte qui désespère de ressaisir son troupeau. Un jour de 1836, il célébrait la messe quand il crut entendre une voix qui, près de lui, disait : « Consacre ta paroisse au Cœur Immaculé de Marie ». Illusion, pensa-t-il. Une seconde fois, la même voix prononça à son oreille les mêmes mots. Il n'est pas fou, il n'est pas halluciné. Il fait ce que lui suggérait ou lui ordonnait l'appel mystérieux. Et ce fut le miracle, qui dure toujours, de communions sans nombre et de la résurrection d'une église, qui est devenue un centre de

dévotion à Notre-Dame des plus connus et des plus rayonnants. Au pied de Montmartre, Notre-Dame conduit des âmes sans nombre à son Fils. C'est très beau.

Pourtant la plus belle page de l'histoire de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie a été écrite à la fin de ce qu'on appelait, avant celle-ci, la grande guerre. Ce fut à Fâtima, entre le 13 mai et le 13 octobre 1917.

Dès sa première apparition aux trois enfants, la Vierge de lumière parla de son Cœur Immaculé. Le témoignage en est rendu par la seule survivante du groupe, Lucie, Sœur Marie des Douleurs. Dans un cahier de souvenirs, écrit à la demande de l'évêque de Leiria, elle donne sur les visions des détails qu'elle avait tus jusque-là. Cette demande, par exemple :

« — Voulez-vous, demanda la Dame aux enfants, dès cette première apparition, offrir à Dieu des sacrifices et accepter toutes les souffrances qu'il vous enverra en réparation des péchés nombreux qui offensent sa divine Majesté ? Voulez-vous souffrir pour obtenir la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes ainsi que toutes les offenses faites au Cœur Immaculé de Marie ? » (C. Barthas : *Il était trois petits enfants*, p. 47 (Editions Apostolat de la Prière, Toulouse).

Il est donc, dès cette première rencontre de Marie avec ses petits confidents, question de son Cœur Immaculé et de sacrifices qui répareront les blasphèmes et les offenses qui le blessent.

Du premier coup, le parallélisme est très net entre Paray-le-Monial et Fâtima. Dès sa première révélation, Notre-Seigneur, en montrant son Cœur saignant d'amour méconnu, lui aussi, demandait des âmes réparatrices.

Le 19 juin suivant, nouvelle apparition. Un secret est confié à Lucie. Lequel ? Elle le garde encore en partie. Mais ceci nous en a été révélé. Naïvement, les voyants, trouvant la Vierge si belle, lui avaient demandé de les prendre avec elle en paradis.

« — Oui, je viendrai bientôt prendre Jacinte et François. Quant à toi, tu devras rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde entier la dévotion à mon Cœur Immaculé. » (*Ibid.*, p. 61).

Ici encore, le Cœur Immaculé de Marie est en cause. Cette fois, d'une façon assez étonnante. Il est question d'un progrès de cette dévotion, de l'établissement du règne du Cœur Immaculé de Marie. Or, cela Notre-Dame ne le demande pas elle-même. Elle traduit et livre

aux enfants un désir et une pensée de Jésus :

« (Jésus) veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »

On dirait que Notre-Seigneur, si on ose parler si simplement, est comme gêné que le culte du Cœur de sa Mère soit en retard sur le culte de son propre Cœur. La dévotion au Sacré Cœur est universelle et entourée de multiples déclarations des Souverains Pontifes. Il n'en est pas encore ainsi de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Or, dit Notre-Dame, Jésus veut établir le règne de son Cœur Immaculé.

Dans la troisième apparition, il est question encore du Cœur Immaculé de Marie. Mais, cette fois, uniquement pour demander « réparation des offenses (qui lui sont) faites ». Et Notre-Dame enseigne à ses petits à offrir leurs sacrifices en disant :

« O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie. » (*Ibid.*, p. 70).

Outre les six grandes apparitions, les enfants, et particulièrement Lucie, reçurent des visites de Notre-Dame et des demandes qui ne furent par elle révélées que plus tard.

En 1939, le 13 mai, l'évêque de Leiria faisait publier ce témoignage de la voyante. La

Sainte Vierge lui avait dit : « Regarde, ma fille, mon Cœur tout criblé d'épines, que les hommes m'enfoncent à tout moment par leurs blasphèmes et ingrattitudes. Toi, du moins, tâche de me consoler et fais savoir aux hommes que je promets d'assister à l'heure de la mort avec les grâces nécessaires au salut, tous ceux qui, le premier samedi de cinq mois consécutifs se confesseront, recevront la Sainte Communion, réciteront le chapelet et me tiendront compagnie pendant un quart d'heure, en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, dans le but de me faire réparation. » (Chanoine C. Barthas et G. de Fonseca, S. J. : *Fátima, Merveille inouïe*, p. 321. Editions Apostolat de la Prière, Toulouse).

Le rapprochement ici s'impose avec ce qu'on appelle la grande promesse du Sacré Cœur.

D'un côté comme de l'autre, l'enjeu de la promesse est l'assurance du salut. Le moyen principal est le même aussi, la communion. Le chiffre seul est différent : neuf fois, d'un côté, cinq, de l'autre. Un élément entièrement neuf, la récitation du chapelet. Il s'agit de Notre-Dame et c'est bien naturel !

Mais il y eut autre chose encore dans les révélations de Notre-Dame à sa voyante, et qui aurait une répercussion plus éclatante.

Ceci demeura secret jusqu'à ces derniers

temps et ne fut révélé « par pure obéissance et permission du ciel » que vingt-cinq ans après l'événement.

C'est Lucie qui parle. Après avoir raconté comment Marie aurait ouvert, sous les yeux des trois enfants, les portes de l'enfer et montré à leurs yeux effarés la chute et les tourments des damnés dans les flammes, elle ajoute :

« Comme pour demander secours, nous levâmes le yeux vers la Sainte Vierge qui nous dit avec bonté et tristesse :

« — Vous avez vu l'enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si l'on fait ce que je vous dirai, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix !

« La guerre va vers sa fin; mais si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le prochain Pontificat (de Pie XI) commencera une autre pire.

« Quand vous verrez une nuit éclairée par une grande lumière inconnue, sachez que c'est le signe que Dieu vous donne, qu'il est prochain le châtiment du monde par la guerre, la famine et les persécutions contre l'Eglise et contre le Saint-Père.

« Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration du monde à mon Cœur Imma-

culé et la communion réparatrice des premiers samedis du mois.

« Si l'on écoute ces demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs dans le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise; beaucoup de bons seront martyrisés; le Saint-Père aura beaucoup à souffrir; plusieurs nations seront anéanties. »

Ici l'Eglise demande encore des réticences).

« Mais, enfin, mon Cœur Immaculé triomphera (De quelle manière ?... Au temps voulu, cela paraîtra plus clair. Cependant, on nous laisse entendre que) la Consécration au Cœur Immaculé de Marie se fera (et que, en conséquence) la Russie se convertira et un temps de paix sera concédé au monde... »

« L'Apparition conclut : « Ne dites cela à personne. A François, vous pouvez le dire. » (*Il était trois petits enfants*, p. 72).

Lorsque cette révélation fut, en 1942, jetée dans le public, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire des apparitions, elle y produisit une émotion bien compréhensible.

Le Cardinal-Archevêque de Lisbonne, Mgr Cerejeira, déclarait, à ce sujet, à Fátima, le 13 mai 1942, vingt-cinquième anniversaire, à la fois, de la première apparition et du sacre épis-

copal de celui qui est aujourd'hui le Pape Pie XII :

« Une providentielle coïncidence a réuni au même jour la réception de la plénitude du sacerdoce pour celui que Dieu préparait au gouvernement de la barque de Pierre dans nos temps orageux et la première Apparition, ici-même, de Notre-Dame du Rosaire apportant au monde un message dont la portée ne peut encore se mesurer (Chacun sait, en effet, que Mgr Eugène Pacelli, devenu Pie XII, fut consacré évêque à la Sixtine le 13 mai 1917, jour de la première Apparition de Fàtima).

« Ce fait ouvre de lumineux horizons d'espérance dans la brume ensanglantée du présent. Avec grande raison, nous pouvons avoir confiance que, par l'intercession du Cœur Immaculé de Celle que nous appelons la Mère de miséricorde, Dieu prépare de grandes choses pour le monde...

« En contemplant les ruines fumantes et ensanglantées sur cette terre en feu tout entière (nous pouvons bien le dire, car le Portugal est une petite oasis), peut-être beaucoup seraient tentés de croire à la fin du monde. Pourquoi ne pas penser plutôt, lorsqu'on croit à la Providence et au Cœur maternel de la Vierge Immaculée, que c'est le douloureux enfantement d'un monde nouveau ?...

« Fátima n'a pas encore dit au Portugal et au monde tout son secret, mais il ne nous paraît pas excessif de dire que ce qu'il a déjà révélé au Portugal est le signe et le gage de ce qu'il réserve au monde. » (*Ibid.*, p. 219).

Pie XII, après le Cardinal de Lisbonne, consacre, de toute son autorité, la vérité du message de Fátima.

Le dernier dimanche d'octobre 1942 se clôturait le Jubilé accordé au Portugal à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire des Apparitions. Une foule innombrable entourait, à Fátima, l'épiscopat portugais. Le Pape voulut participer à leur fête et y être, en quelque manière, présent. Il adressa aux pèlerins une allocution radiodiffusée, où il rappelait les Apparitions et l'heureuse révolution politique, économique et morale dont elles avaient marqué le début et l'extraordinaire réussite en Portugal.

Puis, sans que rien, dans le public, eût fait prévoir cette conclusion, solennellement et en vertu de son autorité suprême, il consacrait au Cœur Immaculé de Marie le genre humain tout entier.

Il rejoignait Léon XIII. A quarante-trois ans de distance, deux Papes consacraient, non seulement l'Eglise, mais tout le genre humain

racheté par le Christ, l'un au Sacré Cœur, l'autre au Cœur Immaculé de Marie. Les deux consécérations se suivaient et se complétaient.

Manifestement, cet acte du chef de l'Eglise se rattachait aux Apparitions de Fátima.

Et, d'abord, parce que la consécration était faite *urbi et orbi*, comme conclusion des fêtes du vingt-cinquième anniversaire des Apparitions.

Ensuite, parce que le texte même de la formule contenait des allusions claires aux déclarations de Lucie, telles qu'elles venaient d'être publiées.

Tout le monde remarqua le passage qui visait très clairement, sans la nommer, la Russie. Les Allemands — qui alors occupaient la France — ne s'y trompèrent pas et, en plusieurs diocèses, interdirent la publication de ce passage du texte pontifical :

« Aux peuples séparés de nous par l'erreur et par la discorde, et spécialement ceux chez qui il n'y avait pas une seule maison qui ne montrât votre icône vénérée (aujourd'hui peut-être cachée et réservée pour des jours meilleurs), donnez la paix et ramenez-les à l'unique bercail du Christ, sous l'unique et vrai Pasteur. »

Il faut laisser à Dieu, qui ne peut mentir, le soin de réaliser les promesses que, par Marie,

il a faites au monde. Le temps est à sa disposition. Toujours les prophéties sont, dans leurs dates, imprécises.

Surtout, il faut se souvenir que les grâces annoncées par Notre-Dame ne le sont que conditionnellement. Fin de la guerre et des guerres si les hommes renoncent au péché. Sinon...

C'est le tragique de tout le plan divin dans ses relations avec les hommes. Depuis sa première apparition parmi nous, le Verbe incarné a été, comme à Bethléem, mis à la porte. Il est tout-puissant, mais il respecte la liberté humaine. Il est le Sauveur, mais il ne sauve que ceux qui veulent être sauvés. Il est la Vérité, mais il tolère l'erreur. Il est tel maintenant aujourd'hui qu'il se montre dans l'Évangile. Il répète par son Eglise, parfois il renouvelle comme à Paray-le-Monial ses appels ou ses avances. Il ne force jamais personne.

Et Notre-Dame, fidèle écho de son Fils, à Lourdes, à Fâtima, reprend le message divin de sa voix maternelle. Elle nous veut dociles à la loi posée par Dieu, elle ne contraint personne.

A nous, au monde, de comprendre ou de nous perdre !

2. Le Sacré Cœur et la France.

Les révélations du Sacré Cœur à Paray-le-Monial ont été faites pour le monde entier.

C'était déjà, de la part de Notre-Seigneur, une délicatesse envers nous que de choisir la France et une Française pour les révéler à toute la chrétienté.

Ses privautés ne se sont pas arrêtées là. Outre les révélations faites pour tous, il y a eu des demandes et des promesses strictement réservées à la France et qu'on a appelées, plus tard, le Message du Cœur de Jésus à la France.

Donnons quelques précisions, sur leur réalité et sur leur sens.

Les textes d'abord. Ils sont contenus dans deux lettres de sainte Marguerite-Marie, écrites en 1689, à la Mère de Saumaise, son ancienne supérieure, alors supérieure du monastère de Dijon.

La première contient ce passage :

« Il désire donc, ce me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il ressente autant de plaisir de

voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis au sujet de notre roi : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré Cœur, que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards, et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Eglise. » (Gauthey, II, p. 436).

Deux mois plus tard, seconde lettre qui reprend la première, la complète sur plusieurs points.

« Le Père Eternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a ressenties dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et outrages de sa Passion, veut établir son empire dans la cour du grand monarque, duquel il se veut servir pour l'exécution de ce dessein qu'il

désire s'accomplir en cette manière, qui est de faire faire un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la Cour. De plus, ce divin Cœur voulant se rendre protecteur et défenseur de sa sacrée personne, contre tous ses ennemis visibles et invisibles, dont il veut le défendre et mettre son salut en assurance par ce moyen; c'est pourquoi il l'a choisi comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Saint-Siège apostolique, et en obtenir tous les autres privilèges qui doivent accompagner cette dévotion de ce sacré Cœur, par laquelle il lui veut départir les trésors de ses grâces de sanctification et de salut, en répandant avec abondance ses bénédictions sur toutes ses entreprises, qu'il fera réussir à sa gloire, en donnant un heureux succès à ses armes, pour le faire triompher de la malice de ses ennemis. » (Gauthey, II, p. 454).

Au total, Notre-Seigneur faisait demander à Louis XIV :

1° De favoriser le culte de son Cœur à la Cour et « chez les grands » et pour cela d'en donner l'exemple en se consacrant à Lui.

2° De peindre le Sacré Cœur sur ses étendards et ses armes.

3° De construire un édifice où serait exposé un tableau de son Cœur.

4° D'agir auprès du Saint-Siège pour obtenir l'approbation d'une messe en son honneur.

En retour, Notre-Seigneur promettait au roi des grâces spirituelles et, au dehors, le triomphe de ses armes contre ses ennemis.

Des historiens sérieux sont d'avis que Louis XIV ne connut jamais ce message et que les lettres de la visitandine ne lui furent jamais montrées. Qu'eût-il fait, s'il les avait lues ? Impossible de le savoir.

Le fait certain, c'est que, de son vivant, rien ne fut exécuté de ce qui avait été demandé.

Et cela pose la question de savoir si le message était exclusivement adressé à Louis XIV et, par conséquent, périmé à sa mort.

La suite de l'histoire de la famille royale et de la France prouve que le message s'adressait au roi bien plutôt qu'à Louis XIV personnellement ; qu'il s'agissait, dans le roi qui alors personnifiait la France, d'atteindre la France elle-même. Et, du coup, le message apparaît comme permanent.

Sous Louis XV, en 1773, le dauphin son fils fait construire à Versailles, dans l'église du château, une somptueuse chapelle dédiée au Sacré Cœur. Ne peut-on pas voir dans ce fait un souvenir des demandes de Notre-Seigneur, que la reine et le dauphin connaissent ? La

reine Marie Leczinska se fait, en France, en Lorraine, en Pologne, l'apôtre du Sacré Cœur.

La preuve la plus claire que la tradition du Message était gardée dans la famille royale est le texte même du vœu de Louis XVI, rédigé dans la prison du Temple et qui nous a été conservé par son confesseur, le Père général des Eudistes François-Louis Hébert.

En voici les passages principaux :

« Si par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement :

1° De révoquer le plus tôt possible toutes les lois qui me seront indiquées comme contraires à la pureté et à l'intégrité de la foi... et notamment la *Constitution civile* du clergé..

2° De rétablir sans délai tous les pasteurs légitimes et tous les bénéficiaires institués par l'Eglise, dans les bénéfices dont ils ont été injustement dépouillés.

3° De prendre, dans l'intervalle d'une année, tant auprès du Pape qu'auprès des Evêques de mon royaume, toutes les mesures nécessaires pour établir, suivant les formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, laquelle sera célébrée à perpétuité dans toute la France, le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, et toujours

suivie d'une procession générale, en réparation des outrages et profanations commis dans nos saints temples, pendant le temps des troubles, par les schismatiques, les hérétiques et les mauvais chrétiens.

4° D'aller moi-même en personne, sous trois mois, à compter du jour de ma délivrance, dans l'église Notre-Dame de Paris, ou dans toute autre église principale du lieu où je me trouverai, et de prononcer, un jour de dimanche ou de fête, au pied du maître-autel, après l'offertoire de la messe, et entre les mains du célébrant, un acte solennel de Consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume au Sacré Cœur de Jésus, avec promesse de donner à tous mes sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable.

5° D'ériger et de décorer à mes frais, dans l'église que je choisirai pour cela, dans le cours d'une année, à compter du jour de ma délivrance, une chapelle ou un autel qui sera consacré au Sacré Cœur de Jésus, et qui servira de monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans bornes dans les mérites infinis et dans les trésors spirituels de grâces qui sont renfermés dans ce Cœur sacré.

6° Enfin, de renouveler tous les ans, au lieu

où je me trouverai, le jour qu'on célébrera la fête du Sacré Cœur, l'acte de Consécration exprimé dans l'article quatrième, et d'assister à la procession générale qui suivra la messe de ce jour. » (Hamon, *Histoire de la dévotion au Sacré Cœur*, t. IV, p. 303).

Que manque-t-il à ce vœu pour répondre point par point aux demandes de Notre-Seigneur ?

Et ceci ne suffit-il pas à prouver que la tradition du Message du Sacré Cœur était vivante dans la famille royale ?

Cette interprétation est celle même que donne du vœu de Louis XVI le Pape Benoît XV. Dans la belle lettre de canonisation de sainte Marguerite-Marie, il rappelle la lettre de la Sainte destinée à faire connaître à Louis XIV la demande et les promesses de Notre-Seigneur.

Il ajoute :

« Or, qu'advint-il de tout ceci ? L'avertissement céleste ne parvint-il pas au roi ? Le roi n'eut-il pas le courage de l'exécuter ? Nous n'avons, sur ce point, rien d'écrit. Il est seulement permis de conjecturer que si la famille royale n'avait pas conservé quelque tradition du Message, Louis XVI n'aurait pas prononcé son vœu. Le malheureux prince s'engagea par serment à s'employer à faire établir dans toute

la France un jour de fête en l'honneur du Sacré Cœur, le neuvième jour après la fête du Saint-Sacrement, et cela à titre perpétuel; il promet de se consacrer, lui, sa maison et son royaume, au Cœur de Jésus et, plus tard, d'élever et d'orner à ses frais, en son honneur, une chapelle, ou, au moins, un autel. Ce vœu de Louis XVI, prononcé en pleine révolution française, semble bien être à peu près la reproduction de ce que, par le ministère de Marguerite-Marie, le Seigneur avait demandé à Louis XIV. »

Cette confirmation dans un tel document de l'authenticité du Message et de son caractère national et permanent est souverainement précieuse pour nous. Ce n'est pas un argument historique de plus. C'est autre chose et meilleur : la certitude que nous sommes, en cette question, avec le Pape.

Et ceci est la pensée constante des catholiques français encouragés et soutenus dans leur conviction par leurs évêques.

Constamment, après le vœu inexécuté de Louis XVI, il y eut, en France, des essais de réalisation des demandes de Notre-Seigneur.

Les Vendéens luttent contre les Bleus, portant sur la poitrine le Sacré Cœur peint ou brodé sur flanelle blanche, couleur du drapeau royal.

En 1870, les Volontaires de Patay se battent à Loigny à l'ombre du drapeau du Sacré Cœur.

Du désastre de 1870, sort l'idée du Vœu National. Montmartre, basilique nationale, déclarée d'utilité publique par le Parlement, répond exactement à la demande de Notre-Seigneur qu'on lui élevât un temple dédié à son Cœur.

En des multitudes d'églises, un drapeau du Sacré Cœur pend aux colonnes ou près de l'autel.

La guerre de 1914-1918 a connu, au front et à l'arrière, une floraison prodigieuse de fanions du Sacré Cœur portés par nos soldats.

Le drapeau du Sacré Cœur est lié intimement à la consécration officielle de la France au Sacré Cœur, laquelle fait partie des demandes contenues dans le Message.

Cette demande attend toujours une réalisation qui n'est pas encore venue.

D'ardents amis du Sacré Cœur seraient prêts en cette affaire à brusquer la solution. Ils proposent de vastes et méthodiques pétitionnements qui, présentés au gouvernement, amèneraient celui-ci à l'accomplissement de cet acte.

C'est se tromper sur le véritable état religieux de notre pays. Même réussi, ce pétitionnement ne grouperait qu'un nombre de Fran-

çais insuffisant pour imposer au gouvernement une décision. Trop de Français sont ou hostiles à l'idée religieuse, ou indifférents, ou ignorants.

Une France officiellement consacrée au Sacré Cœur ne peut être qu'une France qui, dans son ensemble, est croyante.

De même, un drapeau étant un symbole, le Sacré Cœur sur le drapeau tricolore exige une France chrétienne.

Et nous sommes loin de compte.

Alors, il faut renoncer à faire bénéficier notre pays d'une offre si avantageuse et si flatteuse de la part de Notre-Seigneur ?

Que non ! Il faut préparer la France à le mériter.

Comment ? En travaillant de toutes nos forces à la ramener à la foi et à la pratique chrétienne.

Même paganisée, comme elle l'est, elle a des réserves admirables de foi et de sainteté; elle garde, de la part de Notre-Seigneur, un amour de préférence. C'est assez pour nous garantir, à l'heure de la Providence, le succès.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Il ne s'agit pas d'établir ici une bibliographie même incomplète de la dévotion au Sacré Cœur. Simplement, nous voulons signaler à nos lecteurs quelques ouvrages, où ils trouveront sur l'histoire, la mystique, la théologie et la pratique de cette dévotion, le plus sûr et le plus utile d'une littérature immensément riche.

Avant tout, lire et relire *L'autobiographie et les lettres de sainte Marguerite-Marie*, dans M^{gr} GAUTHÉY : *Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie*. Trois volumes. Paris. de Gigord.

Henri RAMIÈRE, S. J. : *Le Cœur de Jésus et la divinisation du chrétien*. Épuisé, mais à reparaître. Toulouse. Apostolat de la Prière.

J.-B. TERRIEN, S. J. : *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques de la Théologie*. Paris. Lethielleux 1893.

J.-V. BAINVEL, S. J. : *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*. Doctrine. Histoire. Paris. Beauchesne.

HAMON, S. J. : *Histoire de la dévotion au Sacré Cœur*. 4 volumes. Paris. Beauchesne.

Pierre SUAU, S. J. : *Le Sacré Cœur de Jésus*. Toulouse. Apostolat de la Prière.

Arthur VERMEERSCH, S. J. : *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*. Tournai, Casterman.

M^{gr} GONON, évêque de Moulins : *Jésus à Gethsémani. Cinquante-deux méditations pour l'Heure Sainte*. Lyon. Librairie du Sacré Cœur.

Auguste DRIVE, S. J. : *Les litanies du Sacré Cœur*. Toulouse. Apostolat de la Prière.

Joseph BOUBÉE, S. J. : *Les promesses du Sacré Cœur*. Toulouse. Apostolat de la Prière.

Joseph BOUBÉE, S. J. : *Les Offices envers le Sacré Cœur*. Toulouse. Apostolat de la Prière.

Charles PARRA, S. J. : L'Évangile du Sacré Cœur en volumes de méditations : *Béthanie, Sur la Montagne (I et II), Tibériade, Gethsémani, Bethsaide, Corozain, Sichar*. Toulouse. Apostolat de la Prière.

Sœur Joscfa MENENDEZ : *Un Appel à l'amour*. Toulouse. Apostolat de la Prière.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	7
------------------	---

I. HISTOIRE

1. Le Sacré Cœur dans l'Évangile.	11
2. Le Sacré Cœur dans saint Paul.	17
3. A travers les siècles, au souffle de l'Esprit.	21
4. Le message de feu	26
5. Le message continue.	41

II. MYSTIQUE

1. « Convertir les hommes à l'amour »	49
2. Amour réparateur.	59
3. Amour miséricordieux.	68
4. Amour conquérant.	74

III. THEOLOGIE

1. Théologie de la dévotion au Sacré Cœur.	85
Histoire et dogme.	85
Objet propre de la dévotion.	86
Objet matériel.	87
Objet spirituel.	90
2. Les Papes et la dévotion au Sacré Cœur.	96

IV. PRATIQUE

1. La fête du Sacré Cœur.....	108
2. L'Heure Sainte.	112
3. La Communion réparatrice. Le premier Vendredi du mois. La grande pro- messe.	115
4. L'image.	120
5. Les consécration.	122

APPENDICE

1. Le Cœur Immaculé de Marie.....	129
2. Le Sacré Cœur et la France.....	143
